



LIVRES

Les touristes qui flânent, le nez en l'air, rue de la Commune, à Montréal, ou aux terrasses des cafés dans le Vieux-Québec, après avoir admiré le cap Diamant ou la chute de Montmorency, ont-ils changé depuis l'époque où ils débarquaient dans les ports respectifs de ces villes, après plusieurs jours d'une traversée exténuante? Il semble que non, à en juger par ce qui fait encore l'objet de leur admiration, hier comme aujourd'hui: les beautés naturelles du pays, la chaleur des habitants, le pittoresque et la singularité d'une société à majorité française, avec des lois, des coutumes et un parler qui lui sont propres, sur un continent qui vit par ailleurs à l'heure anglaise et américaine.

Tout au cours de l'été, le cahier *Livres du Devoir* invite à voir le Québec à travers le regard de l'autre, de ces touristes d'une espèce choisie que furent, au siècle dernier, quelques écrivains-voyageurs — et non des moindres: Trollope, Whitman... —, des géographes, des journalistes, des poètes, des épistoliers, que les hasards de leurs pérégrinations conduisirent, de l'Angleterre ou des États-Unis, sur les bords du Saint-Laurent.

Dénichés sur les rayons des bibliothèques où ils attendaient d'être repris, ces textes, que nous vous invitons maintenant à découvrir, ont été choisis, réunis et traduits par le géographe Luc Bureau, friand de ce type de littérature, qui a su, dans le passé, en faire bon usage (*Pays et mensonges - Le Québec sous la plume d'écrivains et de penseurs étrangers*, Boréal, 1999). Les textes cette fois retenus ont tous la particularité d'avoir été écrits et conçus en anglais, d'avoir ajouté, en somme, à l'altérité du regard, celle de la langue, induisant une richesse de plus, une distorsion de plus.

Un tel écart donne à rêver. Il donne parfois aussi des pages savoureuses. Les voici.

Marie-Andrée Lamontagne

LUC BUREAU

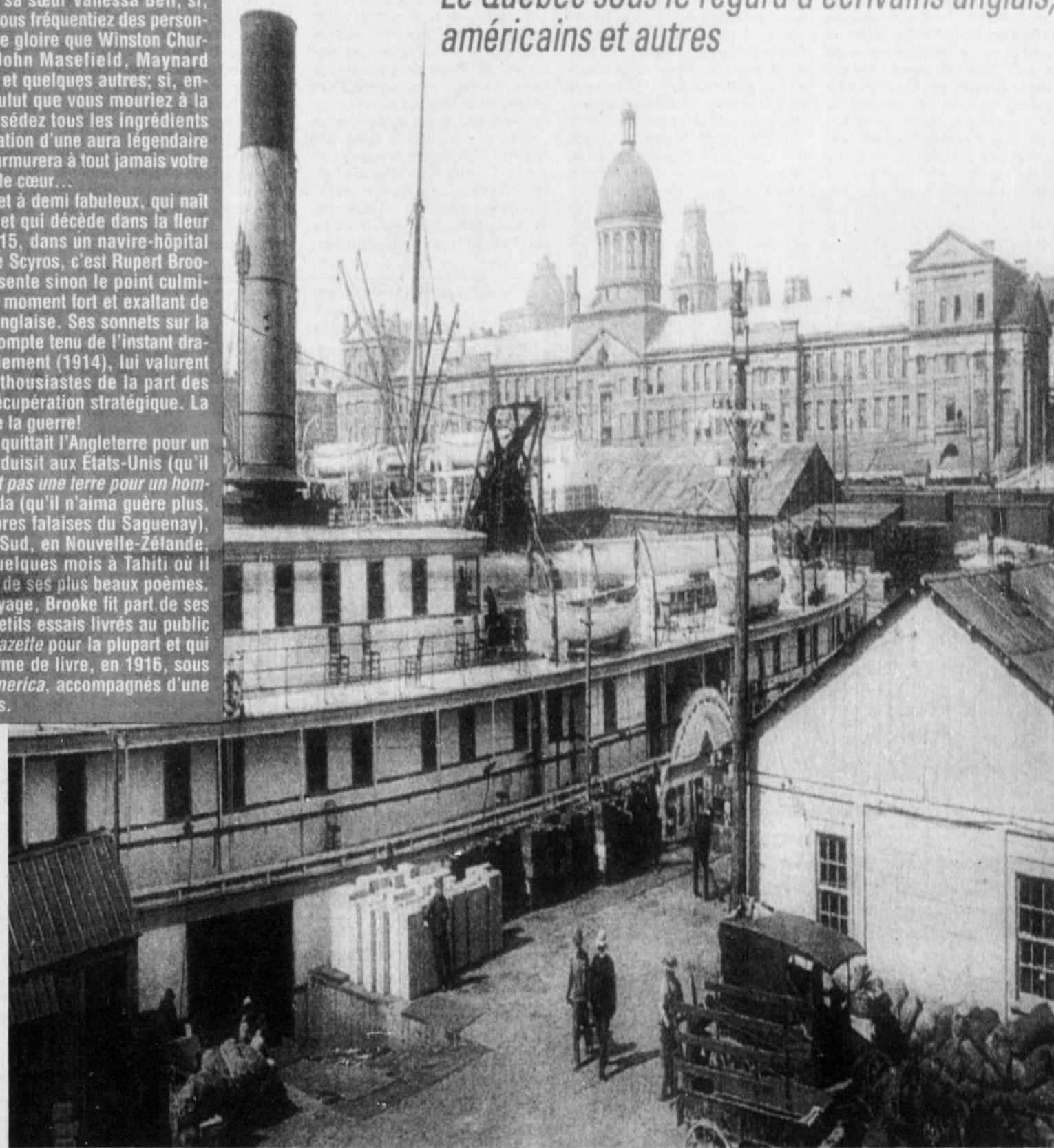
De l'immense privilège de mourir jeune. Vous entrez sitôt fait dans la légende en laissant les esprits exalter à loisir les promesses d'un avenir à jamais inachevé. Quelques accessoires aideront la cause de votre célébrité posthume. Si vous étiez aussi beau qu'Adonis, aussi brillant qu'Apollon, aussi charmeur qu'Orphée, aussi brave qu'Achille; si, enfant, vous construisiez des châteaux de sable avec Virginia Woolf et sa sœur Vanessa Bell; si, jeune homme encore, vous fréquentiez des personnages aussi auréolés de gloire que Winston Churchill, Henry James, John Masefield, Maynard Keynes, Bernard Shaw et quelques autres; si, enfin, un triste destin voulut que vous mouriez à la guerre, alors vous possédez tous les ingrédients nécessaires à la fabrication d'une aura légendaire incomparable. Et on murmure à tout jamais votre nom la main posée sur le cœur...

Cet être à demi réel et à demi fabuleux, qui naît en Angleterre en 1887 et qui décède dans la fleur de l'âge le 23 avril 1915, dans un navire-hôpital ancré à l'île grecque de Scyros, c'est Rupert Brooke, dont l'œuvre représente sinon le point culminant, tout au moins un moment fort et exaltant de la poésie romantique anglaise. Ses sonnets sur la guerre en particulier, compte tenu de l'instant dramatique de leur dévoilement (1914), lui valurent les éloges les plus enthousiastes de la part des professionnels de la récupération stratégique. La poésie sert aussi à faire la guerre!

En mai 1913, Brooke quittait l'Angleterre pour un long voyage qui le conduisit aux États-Unis (qu'il n'aima guère: «Ce n'est pas une terre pour un homme civilisé»), au Canada (qu'il n'aima guère plus, à l'exception des sombres falaises du Saguenay), puis vers le Pacifique Sud, en Nouvelle-Zélande, avant de s'installer quelques mois à Tahiti où il composa quelques-uns de ses plus beaux poèmes. Tout au cours de ce voyage, Brooke fit part de ses impressions dans de petits essais livrés au public dans la *Westminster Gazette* pour la plupart et qui seront publiés sous forme de livre, en 1916, sous le titre *Letters from America*, accompagnés d'une préface de Henry James.

Leur Amérique

Le Québec sous le regard d'écrivains anglais, américains et autres



Vue de Montréal prise du port en 1907. Collection Bibliothèque nationale du Québec, fonds E.Z. Massicotte

STUDIO NEURDEIN, PARIS

Lettre d'Amérique Rupert Brooke

(Poète anglais: 1887-1915)

Montréal

Mes amis américains ne tarissaient pas d'obligeantes mises en garde lorsque j'annonçai que je partais pour le Canada. «Un pays sans âme!», se désolaient-ils, en me pressant de livres qui m'aideraient à passer au travers de ce désert philistin. Leur compassion me troublait; j'étais animé cependant par le sentiment que j'entrerais en quelque sorte «chez moi» et par la poésie du voyage.

Il y avait en effet de la poésie dans le long et sinistre train américain que nous avons emprunté, dans le grand lac que nous avons longé au plus noir de la nuit et dont nous n'apercevions que des reflets à travers les arbres noirs, dans le Nègre préposé au service des voyageurs, dans le gamin qui criait sans arrêt tout au long des voitures: «Pea-nuts! Candy!», dans cette sorte de boîte surélevée où l'on me plaça pour dormir, dans la vieille et replète dame qui occupait la couchette sous la mienne et qui ronfla comme un tuyau d'orgue toute la nuit. Il y avait presque de la poésie dans le fait qu'il n'existait aucun wagon-restaurant dans ce train et que je dus par conséquent — après avoir marché toute la journée dans la campagne — me contenter d'une seule orange pour souper.

S'il est suffisamment simple et naturel, j'imagine qu'un Anglais en voyage dans un autre pays est continuellement et successivement rongé par deux idées: «A quel point c'est comme en Angleterre?» et «A quel point c'est différent de l'Angleterre?». Quand je me suis éveillé le lendemain matin et que, étendu sur le dos, comme un poisson frétilant j'ai réussi à entrer dans mes vêtements, je me suis surpris, les yeux étonnés, à contempler par la fenêtre le plus grand cours d'eau que je n'avais jamais vu. C'était bleu, ensoleillé, et ça dessinait une immense courbure. Mais, peu après,

nous roulions dans les parties les plus sordides d'une ville. Il devint vite évident que nous n'étions ni à New York ni à Boston, ni dans aucune des villes bien ordonnées de l'Amérique. Il y avait quelque chose dans ce fouillis de maisons crasseuses, dans ce désordre enfumé des arrière-cours, qui me causait un frisson de nostalgie. Je reconnaissais là la manière anglaise de faire les choses — avec une différence que je ne saisis qu'ultérieurement.

Déterminé à être par tous les moyens un parfait touriste, j'ai fait une première reconnaissance de Montréal dans une «voiture panoramique». C'était une sorte de grand «chariot à moteur» à partir duquel on pouvait voir tout Montréal en moins de deux heures. Nous étions une bande disparate d'une vingtaine de personnes à participer à cet exercice d'observation. De l'avant de la voiture, à l'aide d'un petit mégaphone, notre guide s'adressait à nous en nous révélant ce que les choses étaient, ce à quoi nous devions nous intéresser, ce qu'il nous fallait surveiller, ce qu'il nous fallait admirer. Il tenait à la fois du pasteur ou du maître spirituel conduisant son troupeau impassible et perplexe à travers les bruits et les fureurs du monde, sur un sentier droit et aplani. Et l'appareil caverneux d'où sortaient les directives ressemblait à une bouche totalement aveugle. Jamais jusqu'à ce jour je n'avais compris Lycidas. Nous étions un peu niais mais avides d'apprendre. Nous fumes du reste excellemment nourris: «Sur la droite, mesdames et messieurs, la Banque de Montréal; sur la gauche, l'église presbytérienne de St. Andrew; sur la droite à nouveau, la belle résidence de M. Qui-vous-voulez; un peu plus loin, sur le même côté, le Musée des arts...»

VOIR PAGE D 2: BROOKE



Roman québécois Page D 3

Essais Page D 4

L'Est en West Page D 5

Henri Michaux Page D 6

Rafaël Confiant Page D 7

Jardins Page D 8

LIVRES

BROOKE *Y a-t-il une autre ville au monde qui se tient aussi noblement que Québec ?*

SUITE DE LA PAGE D 1

Comme résultat de tout cela, nous éprouvons la vague impression que Montréal ne comptait que des banques et des églises; les habitants de cette ville passeraient ainsi presque tout leur temps à entasser des richesses pour en jouir dans ce monde, ou dans l'autre. En effet, la partie anglaise de Montréal est dominée par la race écossaise; il y règne partout un esprit écossais très sensible — dans les rues plutôt étroites et plutôt sombres, dans les immeubles gris, carrés, solides, agressivement prospères, dans la teinte grisâtre générale de la ville, dans l'air saturé d'une austère prospérité. L'habitude même des Canadiens de charger les rues de lourds fils téléphoniques supportés par d'innombrables poteaux noirs semblait renforcer la ressemblance avec Glasgow.

Mis à part tout cela, il y a dans l'air une sorte de contrainte ou de gêne due peut-être aux circonstances actuelles qui, plus que toute autre, font sursauter un quelconque visiteur anglais ignorant. L'Anglais moyen d'Angleterre voit le Canada comme une jeune fille pubère contenant des millions de producteurs de blé et de colons mal dégrossis d'origine britannique. Il est tout étonné d'apprendre que plus du quart de la population est d'origine française, que plusieurs parmi cette population ne peuvent s'exprimer en anglais, qu'une province entière est sous leur contrôle, qu'ils forment la majorité de la population dans la plus grande ville du Canada, et qu'ils sont un embarras continu dans la vie politique nationale. Même l'étranger qui sait cela reste stupéfait de voir la séparation totale entre les deux races.

Les intermariages sont très rares. Les rapports sociaux n'existent pas; seules les rencontres d'«affaires» se cultivent, et encore! Dans la même ville, ces deux communautés vivent l'une à côté de l'autre avec des traditions différentes, des langues différentes, des idéaux différents, sans compassion ni compréhension. Les Français du Canada sont totalement dévoués — certains diront assujettis — à l'Église catholique romaine. Ils ont l'air d'un lambeau du Moyen Âge qui aurait été abandonné, après un voyage de plusieurs siècles, dans une ère affairiste intraitable. On dit que certains de leurs dirigeants rêvent d'établir une République française — ou une théocratie — sur les rives du Saint-Laurent. Personne ne saurait dire comment une telle chose — ou toute autre solution du problème — pourrait se réaliser. Les problèmes raciaux sont les plus insolubles qui soient. Français et Britanniques du Canada semblent à tous égards s'être toujours conduits avec bienveillance et générosité les uns envers les autres. Personne n'est à blâmer. Mais ce n'est pas dans la nature humaine que deux communautés puissent vivre côte à côte en prétextant n'en former qu'une, sans que ne couve sous les cendres une irritation incessante, sans que ne s'épuisent les forces des parties en présence. Il n'y a pas de luttes ouvertes. Mais certains «incidents» et la mémoire de certains «incidents» témoignent sans répit de la réalité de la situation. La différence raciale est à la base — le plus souvent de façon inconsciente — de la plupart des soulèvements politiques et sociaux. Sir Wilfrid Laurier a fait des miracles, mais personne d'autre d'extraction française ne

sera jamais plus premier ministre du Canada.

Montréal et le Canada oriental souffrent de cette maladie qui afflige les hommes ayant une «double personnalité»: l'impuissance et la paralysie spirituelle. L'homme d'affaires «progressiste» canadien-anglais est drôlement découragé de ces paysans qui ne comprennent pas que l'accroissement des importations, du volume des échanges, du nombre de millionnaires sont à la mesure de la grandeur des villes. A ses yeux, l'Église catholique romaine, avec son fidèle allié qu'est l'ignorance, poursuit une lutte incessante contre le bien général de la communauté dont elle fait partie. Et c'est ainsi que les choses demeurent à tout jamais.

[...]

Québec

Le bateau part de Montréal le soir et vous en descendez à six heures le lendemain matin à Québec. C'est par un soir maussade que je suis parti. De lourds nuages sulfureux pendaient au-dessus de la ville, glissant avec lenteur et tristesse à travers le fleuve. À l'arrière-plan, le mont Royal semblait tout accroupi, noir et renfrogné; son sommet, occulté par la noirceur, semblait lui-même un nuage reposant sur la terre. Le port était rempli de fumée noire et pourpre s'élevant et se déplaçant vers l'est à partir des bateaux et des cheminées. Les gigantesques élévateurs et les autres bâtiments du port se tenaient, imprégnés de brume, au milieu de cet enfer, seuls leurs sommets éclairés et sinistres perçaient au-dessus de l'obscurité. On ne pouvait décider si des mains diaboliques invisibles n'étaient pas en train de transmuter l'énorme masse poisseuse des ténèbres en

une forme urbaine; ou, à l'inverse, si la ville, demeure désespérée et maudite d'une race haineuse, n'était pas en voie de se désintéresser en fumée et en poussière chaotique. Avec soulagement nous tournâmes notre regard vers l'extérieur, vers le noble Saint-Laurent et l'empire de la nuit.

Sur le bateau, je suis tombé sur un autre vagabond, un juif américain, avec qui j'ai mollement lié fortune pour quelques jours. C'était un de ces êtres dont on garde plaisamment mémoire durant toute une vie. Je peux d'autant plus aisément en parler qu'il n'y a pas la moindre chance qu'il lise un jour ces lignes. C'était un homme gras et gros, de quarante-cinq ans, en affaires évidemment, connaissant selon toute apparence un succès médiocre. Ses yeux étaient de couleur pâle, très petits, toujours humides et en mouvement perpétuel. La partie inférieure de son visage était très large et rasée au ras de la peau; sa bouche était évasée, avec des lèvres minces, mouillées, incolores; son nez épais et hébraïque. Il était plutôt chauve. Il manifestait des tendresses envers Montréal parce que son port, bien que fermé à la navigation durant cinq mois de l'année, était le deuxième en importance de toute la côte. Il racontait que ce dernier avait même eu la peau de celui de Boston. Il détestait les Français [lire les Canadiens français]. Il était convaincu qu'ils étaient un obstacle au progrès du pays. Son esprit était plus transparent et pur que celui de la plupart des hommes d'affaires. Un observateur attentif pouvait y voir flotter les pensées comme des carpes dans un étang. Quand ces pensées parvenaient près de la surface, par un procédé purement automatique, elles se muèrent en paroles. Il devenait alors presque to-

talement inconscient de la présence ou de l'absence d'auditeurs. Ce à quoi il pensait, il le disait. Il me dit que ses bottes étaient usées jusqu'à la semelle, mais qu'elles tiendraient probablement le coup jusqu'à la fin du voyage. Il m'informa qu'il ne s'était pas lavé les pieds depuis huit jours, que ses vêtements étaient usés à la corde (ce qui était visiblement vrai), mais qu'ils étaient bien dignes du Canada. C'était intéressant de voir comment le Canada se présentait à son esprit. Il semblait percevoir ce pays comme une sorte de Bèotie terriblement austère. «*Ces serveurs canadiens, disait-il, ne font que vous jeter la nourriture en pleine figure. Ça de quoi nous rendre malades, n'est-ce pas?*» J'acquiesçais. Il y avait aussi à bord un mécanicien originaire du Yorkshire qui vivait au Canada depuis quatre ans, qui préférait ce pays à l'Angleterre «*parce qu'on y trouve plus d'espace pour respirer*», mais qui, en même temps, constatait l'absence d'aide sociale et regrettait les bonnes manières de la mère-patrie.

Nous nous réveillâmes à six heures du matin, au moment où nous frôlions une haute falaise, avec un vent agité, un fleuve très bleu et coupé de vagues, un lot de petits nuages dans le ciel. L'atmosphère était remplie de gaieté et de lumière; on croyait entendre partout des chants d'oiseaux, même s'il n'y avait que quelques mouettes qui poussaient leurs cris. C'était un matin d'été de rêve, frémissant d'une fraîcheur plus pénétrante que tout ce que l'ancien Monde peut offrir, dirait le fantasiste. Et au-dessus de ce matin radieux, se dressait, grise et tranquille, la citadelle de Québec.

Y a-t-il une autre ville au monde qui se tient aussi noblement que Québec? La citadelle couronne un

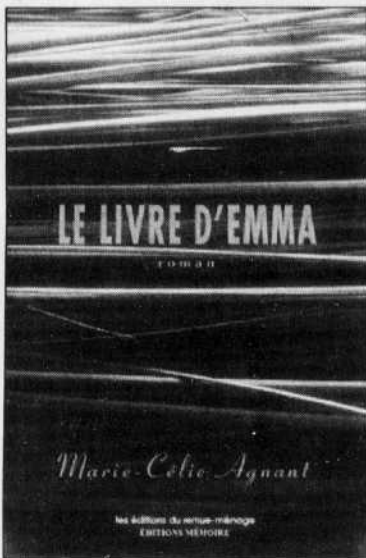
cap de trois cents pieds de haut qui plonge audacieusement dans le Saint-Laurent. Vers le sommet, sur les pentes de ce promontoire, grimpe la ville; les maisons, les flèches des clochers, les masures s'empilent les unes sur les autres. Québec possède l'originalité et la fierté d'une ville où de grands événements se sont déroulés et bien des ans se sont écoulés. Elle apparaît aussi aérienne et aussi singulière parmi les autres villes du continent qu'un «immortel» peut sembler singulier parmi une cohorte d'agents de change. Elle possède en effet l'éclat et la sérénité d'un «immortel»; mais elle porte avec la grâce d'une jeune fille cette immortalité. Quand vous êtes au cœur de ses rues — des rues médiévales, escarpées, étroites, sinuuses et indécises —, vous commencez à réaliser le charme de cette ville. Elle s'expose à une accusation d'excentricité (qualité odieuse!); mais l'excentricité devient quelque chose d'éminemment précieux dans ce pays. Vous êtes dans un pays étranger puisque les gens y parlent une langue étrangère, sont de petite taille, ont des mouvements rapides, tranchés, cinématographiques, et manifestent une gaieté incompréhensible qui impressionne l'étranger. Vous pourriez être presque à Sienne ou dans quelque vieille ville allemande si ce n'était que Québec a ses tramways et ses élévateurs à grain pour nous montrer qu'elle est vivante.

[...]

Extraits de *Letters from America*, Toronto, McClelland, Goodchild & Steward, Ltd, 1916, 180 pages (chap. V: «*Montreal and Ottawa*»; chap. VI: «*Quebec and the Saguenay*»). Traduit de l'anglais par Luc Bureau.

MARIE-CÉLIE AGNANT

LE LIVRE D'EMMA



Marie-Célie Agnant nous livre après *La Dot de Sara* et *Le Silence comme le sang* un roman troublant et passionnant.

Emma, d'origine antillaise, raconte comment la fille s'est emparée des femmes de sa lignée et remonte le fil de l'histoire, jusqu'aux bateaux négriers et aux plantations.

167 p. • 18,95 \$

Une coédition avec les Éditions Mémoire (Haïti)

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

110, rue Sainte-Thérèse, bur. 501, Montréal (Québec) H2Y 1E6

tél. (514) 876-0097 • téléc. (514) 876-7951

XYZ. La revue de la nouvelle



Recevez en prime

Les cahiers de Limentinus.

Lectures fin de siècle

de Gaëtan Brulotte

(valeur 18 \$) avec un abonnement d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$

2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$

3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$

Thème du numéro 66:
Sans thème

NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____
 CODE POSTAL _____ TÉL. _____
 CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
 NO _____ EXP. _____ / _____
 SIGNATURE _____ DATE _____ 66

RETOURNER À : XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : xyzed@mlink.net24 librairies au Québec
Renaud-Bray
www.renaud-bray.comNOS MEILLEURES VENTES
du 13 au 19 juin 2001

1 Roman	EN AVANT COMME AVANT ! ♥	4	Michel FOLCO	Seuil
2 Polar	L'ENGRENAGE	2	John GRISHAM	Robert Laffont
3 Roman Qc	ADÉLAÏDE - Le goût du bonheur, T. 2 ♥	12	Marie LABERGE	Boréal
4 Roman Qc	GABRIELLE - Le goût du bonheur, T. 1 ♥	29	Marie LABERGE	Boréal
5 Biographie Qc	JACQUES PARIZEAU, T. 01 - La croisée ♥	5	Pierre DUCHESNE	Qc Amérique
6 Sport Qc	MICHEL BERGERON À CŒUR OUVERT	12	Mathias BRUNET	Qc Amérique
7 Polar	DANS LA RUE OÙ VIT CELLE QUE J'AIME	2	M. HIGGINS-CLARK	Albin Michel
8 Polar	L'OISEAU DES TÉNÉBRES ♥	4	Michael CONNELLY	Seuil
9 B.D.	ASTÉRIX ET LATRAVIATA	15	Albert UDERZO	Albert René éd.
10 Jeunesse	HARRY POTTER ET LA COUPE DE FEU, T. 4 ♥	30	Jeanne K. ROWLING	Gallimard
11 Biographie	LES LIENS DU SANG	5	NICASO & LAMOTHE	L'Homme
12 Polar	CÉRÉALES KILLER	4	SAN-ANTONIO	Fleuve Noir
13 Roman	LE MARIAGE	1	Danielle STEEL	Pr. de la Cité
14 Polar	LES MORTS DE LA SAINT-JEAN ♥	8	Henning MANKELL	Seuil
15 Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	27	Johnson SPENCER	Michel Lafont
16 Roman Qc	UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI ♥ - Prix des Libraires 2000 -	34	G. COURTEMANCHE	Boréal
17 Roman	DOLCE AGONIA ♥	14	Nancy HUSTON	Actes Sud
18 Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI ! ♥	23	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
19 Nutrition	LE JUSTE MILIEU DANS VOTRE ASSIETTE ♥	217	SEARS & LAWREN	L'Homme
20 Polar	OPÉRATION MADÈS ♥	17	LUDLUM & LYNDIS	Grasset
21 B.D.	ALBUM SPIROU N° 259	1	TOME & JANRY	Dupuis
22 Humour Qc	LES CHRÉTIENNERIES	37	Pascal BEAUSOLEIL	Intouchables
23 Essai	NO LOGO : La tyrannie des marques ♥	10	Noami KLEIN	Laméac
24 Roman	LE CIMETIÈRE DES BATEAUX SANS NOM	7	A. PEREZ-REVERTE	Seuil
25 Roman Qc	UN PARFUM DE CÈDRE ♥ - Éd. compacte -	37	A.-M. MACDONALD	Flemmarion Qc
26 Roman	LE DÉMON ET MADEMOISELLE PRYM	10	Paulo COELHO	Anne Carrière
27 Faune	GUIDE DES OISEAUX DE L'EST DE L'AMÉRIQUE DU NORD ♥	225	D. & L. STOKES	Broquet
28 Polar Qc	L'ARGENT DU MONDE, T. 1 & T. 2	16	Jean-L. PELLETIER	Alire
29 Sc. Sociale Qc	CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON	8	Léo-Paul LAUZON	Lanctôt éd.
30 Polar	DEADLY DÉCISIONS	11	Kathy REICHS	Robert Laffont
31 Nutrition	LES ALIMENTS DE L'INTELLIGENCE ♥	8	Jean-Marie BOURRE	Odile Jacob
32 Jeunesse	À LA CROISÉE DES MONDES, T. 3 - Le miroir d'ambre ♥	11	Phillip PULLMAN	Gallimard
33 Essai Qc	LA GRANDE PAIX ♥	2	COLLECTIF	Libre Expression
34 Fantastique	ARMAND LE VAMPIRE	1	Anne RICE	Plon
35 Psychologie	À CHACUN SA MISSION ♥	80	J. MONBOURQUETTE	Novalis
36 Sc. Sociale Qc	LA SIMPLICITÉ VOLONTAIRE ♥	166	Serge MONGEAU	Écosociété
37 Biographie Qc	PRISONNIER À BANGKOK	9	OLIVIER & LESTER	L'Homme
38 Guide	GÎTES ET AUBERGES DU PASSANT AU QUÉBEC 2001	17	COLLECTIF	Ulysse
39 Humour Qc	JOURNAL D'UN TI-MÉ	32	Claude MEUNIER	Laméac
40 Guide	PLAISIRS D'ÉTÉ PAS CHERS, 3 ^e éd.	5	Alain DEMERS	Treccani
41 Polar	DOSSIER BENTON	8	Patricia CORNWELL	Colman-Lévy
42 Roman	AMOURS EN FUIE ♥	4	Bernhard SCHLINK	Gallimard
43 Roman	LA VIE SEXUELLE DE CATHERINE M.	6	Catherine MILLET	Seuil
44 Guide	QUÉBEC LA BELLE PROVINCE ♥	9	COLLECTIF	Phidal
45 Polar	AMERICAN DEATH TRIP ♥	9	James ELLROY	Rivages

♥ : Coup de cœur RB ■ : 1^{er} semaine sur notre liste

N.B. : Hors prescrites et scolaires

Nombre de semaines depuis parution

Les coups de cœur Renaud-Bray,
du plaisir tout l'été !

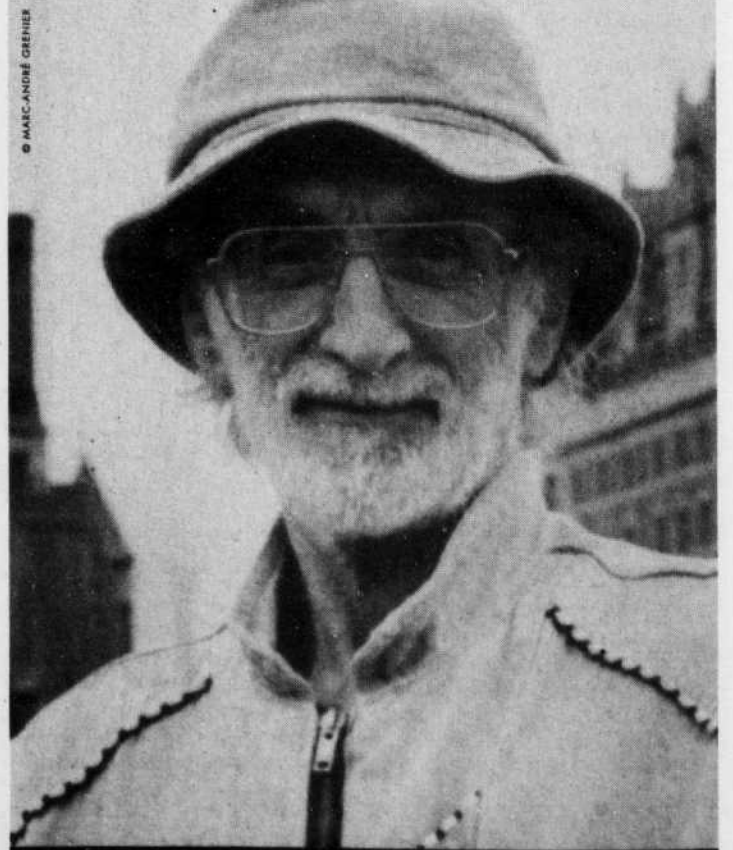
Pour commander à distance :

(514) 342-2815

www.renaud-bray.com

5^e ANNIVERSAIRE
"LIBRAIRIE D'OCCASION"
LE LIVRE VOYAGEUR INC.LIVRES EN TOUS GENRES
ACHAT-VENTE-SERVICE À DOMICILE-EVALUATION
3547 RUE SMIL, ANGLE CÔTE-DES-NEIGES MÉTRO CÔTE-DES-NEIGES H3T 1P5
BRUNO LALONDE 514.738.0999

PRIX MOLSON 2001

Jacques Poulin
Nos plus sincères félicitations

Mon cheval pour un royaume, Éditions du Jour, 1967 ; Leméac, 1987.

Jimmy, Éditions du Jour, 1969 ; Leméac, 1978 ; Babel, 1999.

Le Cœur de la baleine bleue, Éditions du Jour, 1970 ; BQ, 1987.

Faites de beaux rêves, L'Actuelle, 1974 ; BQ, 1988.

Les Grandes Marées, Leméac, 1978 ; Babel, 1995.

Volkswagen blues, Québec Amérique, 1984 ; Babel, 1998.

Le Vieux Chagrin, Leméac / Actes Sud, 1989 ; Babel, 1995.

La Tournee d'automne, Leméac, 1993 ; Babel, 1996.

Chat sauvage, Leméac / Actes Sud, 1998 ; Babel, 2000.

« ... son œuvre n'a cessé de nous faire voyager dans un univers de personnages criants de vérité, hommes et femmes d'aujourd'hui et d'ici, aux prises avec la difficile et fragile communication entre les êtres. »

Extrait du communiqué du jury

LEMÉAC

téléphone : (514) 524-5558 / courriel : lemeac@lemeac.com

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Une apocalypse très actuelle

DANS LA Foudre
ET LA LUMIÈRE

Marie-Claire Blais
Boréal

Montréal, 2001, 251 pages

Marie-Claire est engagée depuis quelques années dans un projet romanesque audacieux, proche de la témérité. Il s'agit ni plus ni moins que de présenter un état des lieux de la société d'aujourd'hui, des mentalités qui y ont cours dans un immense tableau sous forme de triptyque. Après *Soifs*, paru il y a six ans, voici le deuxième volet, vaste comme le premier, tout aussi foisonnant d'anecdotes et de situations dont un bon nombre sont empruntées à l'actualité très récente. Voilà où nous en sommes, nous dit cette œuvre en cours, et où nous courons, c'est-à-dire vers le pire souvent.

Dans la foudre et la lumière se présente de la même manière que *Soifs*: un immense bloc d'écriture, sans chapitres ni alinéas, où, au gré de phrases très longues pour la plupart, on passe d'un personnage à un autre, d'un regard à la troisième personne au «je» de la subjectivité à la suite d'une virgule ou d'un simple «et». L'écriture raconte tout en se voulant rassembleuse, comme pour combattre la solution de continuité où sont pourtant enfermés les personnages.

Ils se trouvaient déjà presque tous dans *Soifs* à l'exception de Jacques, mort du sida. À peine différents, guère plus vieux. Leur destin se creuse davantage, car le temps, même court, avance très vite. Ce qui a surtout changé ici, c'est l'importance relative des personnages. Le jeune Carlos, sur qui s'ouvre le récit, sera plus visible.

Fils délinquant d'un pasteur, il se fait rappeler, au milieu d'une volée de gifles, que «la lumière, mon fils, c'est aussi la foudre». Renata, la femme juge du début de *Soifs*, apparaîtra plus tard, toujours préoccupée par la question de la peine de mort. On retrouvera également Jean-Mathieu, Isaac, Caroline la photographe, de même que Daniel, l'auteur d'un roman, *Les Étranges Années*, sorte d'œuvre-sœur de celle que nous sommes en train de lire, à laquelle un ami reprochera, en dépit de ses qualités, d'être «un produit excité de notre temps». Remarquable, attachante, nouvelle venue parmi les personnages, une jeune vagabonde qu'on surnomme «la Vierge aux sacs».

Ces jeunes gens, ces adultes d'un peu tous les âges, qu'on découvrirait sans difficulté même si on n'a pas lu *Soifs*, ont tous leurs projets personnels, leurs préoccupations, leurs peurs. Même ceux qui ont une situation confortable et une carrière confirmée se sentent bousculés dans leurs convictions quand ils ne sont pas menacés dans leur intégrité physique. Car ce monde très actuel, cette société développée où ils vivent sont lourds de menaces de tous ordres. La violence guette d'un peu partout, qui frappe le plus brutalement les jeunes comme Carlos, Samuel, Vénus ou la Vierge aux sacs.

Cette violence urbaine, devenue quotidienne, banalisée, Marie-Claire Blais y est sensible depuis plusieurs années. Elle était inscrite déjà dans plusieurs de ses romans — *Visions d'Anna* et *Pierre*, notamment — et racontée à titre personnel parmi ses *Notes américaines*, parues dans ce journal et publiées chez VLB en 1993.

Dans le triptyque en cours, elle



est constatée d'abord, telle quelle, crûment, ce qui n'empêche pas que se profilent de la compassion pour cette jeunesse abandonnée à son sort et une indignation sourde contre ceux qui en sont responsables: parents indignes ou marchands de poisons divers comme ces fabricants de jeux vidéo où la violence se prétend ludique, donc innocente.

Ce sont surtout eux, les héros involontaires de *Dans la foudre et la lumière*, ces très jeunes gens qui paraissent voleurs et assassins de naissance, qu'on enferme dans des prisons d'adultes, qu'on s'efforce de condamner à mort de plus en plus jeunes. Leur histoire, c'est à peu de chose près celle qu'on lit quotidiennement dans les faits divers.

Sont également évoquées dans ce roman d'autres questions graves de ce temps: celle des immigrants, clandestins ou officiels, qui ont fui la misère de leur pays d'origine pour la retrouver sous la forme de l'exclusion ou du mépris; celle encore du sort fait aux femmes, en Amérique et surtout dans les pays islamiques.

Chacun des personnages, y compris les plus altruistes,

semble ici prisonnier de sa propre solitude, si ce n'est de sa culture, de sa génération ou de son sexe. L'ouverture d'esprit, la compassion, lorsqu'ils en sont capables, leur permettent à peine d'ébranler quelques barrières. Les plus vieux se scandalisent de l'inculture des jeunes, de leur grossièreté. Ceux-ci, en retour, les renient.

Ce tableau de ces années d'aujourd'hui à quelque chose d'apocalyptique sans pour autant verser dans le catastrophisme. On y reconnaît des situations qui ont cours aux États-Unis plus qu'ailleurs. Mais comme le disait Marie-Claire Blais dans ces pages le mois dernier, les autres pays — et singulièrement le Canada — y viennent eux aussi. L'inhumanité, la barbarie voyagent aussi allègrement que les capitaux et les gadgets — peut-être même, pour une bonne part, grâce à eux.

Quelle place, dès lors, pour la lumière? Elle sera discrète, forcément, et pourtant bien réelle. La lumière viendra pour l'essentiel de l'art — peinture, musique, danse surtout —, de la fréquentation des grandes œuvres du passé pour ceux qui, ayant eu la chance d'acquiescer une culture historique, sont en mesure de les goûter telles quelles ou, pour les plus jeunes, audacieusement modernisées. Aucun des personnages du roman de Blais n'en attend cependant de rédemption: elles seront un baume sur leurs plaies du monde, ou encore des lieux de lucidité critique, ce qui est déjà appréciable.

Dans ce livre foisonnant, les faits divers, les sensations sont autant de phénomènes apparemment hétéroclites, que le récit même et ses phrases tentent de lire, parmi lesquels ils esquissent, au-delà des constats qui se bousculent, une amorce de signification.

robert.chartrand5@sympatico.ca



Robert Chartrand

ESSAIS

Contre la conscription universitaire

LA NOUVELLE
UNIVERSITÉ GUERRIÈRE

Pierre Hébert
Éditions Nota bene
Québec, 2001, 80 pages

Dans ce petit pamphlet qui fera peut-être sourire tant sa vision généreuse de l'université s'éloigne de la logique comptable qui domine actuellement le discours sur le «savoir», le professeur de littérature Pierre Hébert, de l'Université de Sherbrooke, dénonce, sur un ton grave et dramatique, la trahison de l'idéal universitaire perpétrée au nom du fatalisme néolibéral.

Naguère haut lieu de la pensée critique, de la liberté académique, de l'imagination intellectuelle, l'université, au Québec et ailleurs, est devenue une machine de guerre au service du capitalisme triomphant. Désormais, «les universités doivent répondre, illico, aux besoins capitalistes de la société et non à ses besoins d'entraide, de culture, d'art».

Envahie par une pub décevante qui nous poursuit jusque dans l'urinoir, parasitée par des principes de compétitivité et de performance incompatibles avec l'activité intellectuelle indépendante, soumise aux demandes du marché du travail, obsédée par des critères d'efficacité définis à l'extérieur de ses murs et

étrangers à sa logique humaniste, avide de clients plutôt que d'individus en quête de liberté, l'université, «de force de paix et de coopération qu'elle pourrait être, est devenue un instrument de guerre et de domination», une arme étatique dans le combat de l'économie du savoir.

Le pire

Pessimiste, Hébert annonce le pire: ce changement de paradigme, réalisé sur fond de compressions budgétaires, survivra à une éventuelle restauration financière si les acteurs concernés, c'est-à-dire les universitaires au premier chef, ne renouent pas avec leur pouvoir de dire non à cette conscription qui annihile leur conscience d'intellectuels.

S'il n'a pas l'ampleur du *Naufrage de l'université* de Michel Freitag ou la précision des *Défis de l'université au Québec* de Roch Denis, le petit ouvrage de résistance de Pierre Hébert contribue néanmoins de belle façon à une nécessaire mobilisation en faveur d'une institution libératrice menacée dans ses principes mêmes.

Attention: dans mon exemplaire, une erreur de mise en page entraîne une redite des pages 49 à 56 après la première page numérotée 56.

Louis Cornellier

XYZ. La revue de la nouvelle



Recevez en prime

Les cahiers de Limentinus.

Lectures fin de siècle
de Gaëtan Brulotte

(valeur 18 \$) avec un abonnement
d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$

2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$

3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$

Thème du numéro 66:
Sans thème

NOM _____
 ADRESSE _____
 VILLE _____
 CODE POSTAL _____ TÉL. _____
 CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
 NO _____ EXP. _____ / _____
 SIGNATURE _____ DATE _____ 66

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle
 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
 Téléphone: (514) 525.2170 • Télécopieur: (514) 525.75.37
 Courriel: xyzed@mlink.net

« Je pense que le monde est un endroit plus
dangereux que jamais »

G. Kolko, *L'Actualité*, 2001

GABRIEL KOLKO
Un siècle
de guerres

500 pages
35 \$



MICHAEL IGNATIEFF
L'honneur
du guerrier

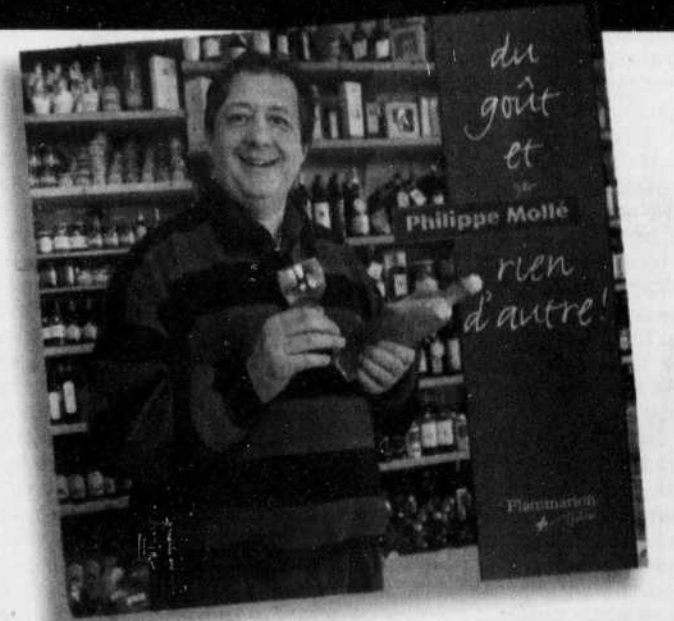
Collection Prisme
XIV-214 pages
19,95 \$

« Quand on parle d'assassinats, de famines,
de génocides ou d'épurations ethniques, que
pouvez-vous faire, assis dans votre salon ? »

Jacques Godbout, *L'Actualité*, 2000

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
 LES ÉDITIONS DE L'IQRC
 Pavillon Maurice-Pollack, bureau 3103
 Sainte-Foy (Québec) G1K 7P4
 Tél. (418) 656-7381 - Téléc. (418) 656-3305
 Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
 http://www.ulaval.ca/pul

L'appétit vient en lisant!



Philippe Mollé aime la vie, il aime le goût des belles et des bonnes choses. Il partage avec nous ses passions tous les samedis dans sa chronique du *Devoir* et à l'émission *Samedi et rien d'autre* de Radio-Canada.

Avec *Du goût et rien d'autre!* vous pourrez dorénavant rivaliser de talent avec ce grand chef et préparer pour vos convives de succulents plats.

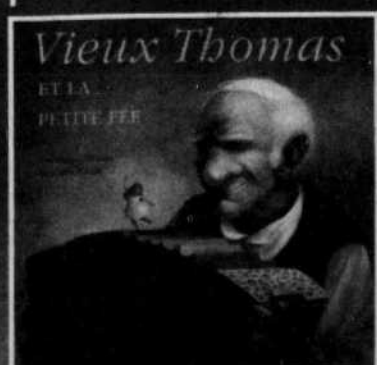
- une centaine de recettes
- des renseignements utiles
- des trucs
- des suggestions de vins
- ses meilleures adresses

Flammarion
Québec

Dominique et compagnie félicite ses lauréats et finalistes du Prix du livre M. Christie

LAURÉATS

Dominique Demers et Stéphane Poulin
pour *Vieux Thomas et la petite fée*



François Gravel
et Pierre Pratt
pour *David et le Fantôme*

FINALISTES

Carole Tremblay et
Dominique Jolin pour
*La véritable histoire
de Destructot*

Christine Duchesne et
Stéphane Jorisch pour
Le jour des monstres

Doris Brassat et
Fabienne Michot pour
Maki, ma journée

Nathalie Loignon et
Geneviève Côté pour
Christophe au grand cœur



En vente chez votre libraire
dominiqueetcie@editionsheritage.com

Illustration: Stéf

LIVRES

ESSAIS

Perçantes visées

INTRODUCTION À L'ŒUVRE
DE GABRIELLE ROY (1945-1975)François Ricard
Nota Bene
Québec, 2001, 202 pagesPARMI LES HASARDS -
DIX ÉTUDES SUR LA POÉSIE
QUÉBÉCOISE MODERNEJacques Blais
Nota Bene
Québec, 2001, 280 pages

Essayiste élégant, François Ricard manie la plume critique avec une redoutable efficacité. Qu'il s'adonne à la maïeutique littéraire, comme dans *La Littérature contre elle-même*, paru en 1985, ou à l'analyse d'inspiration sociologique, comme dans *La Génération lyrique*, paru en 1992, Ricard brille par la minutie et l'originalité de ses interprétations. Avant de devenir son biographe attiré en 1996, il avait livré, en 1975, dans une œuvre de jeunesse donc, une *Introduction à l'œuvre de Gabrielle Roy (1945-1975)* que les éditions Nota Bene rééditent maintenant avec raison dans leur prometteuse collection «Visées critiques».

Louis
Cornélius

Lecteur attentif d'une œuvre qu'il vénère, Ricard adopte une perspective critique traditionnelle qui fait appel à l'analyse thématique, à la narratologie et à la biographie de l'auteur. Pour bien comprendre et apprécier l'œuvre de Gabrielle Roy, écrit-il, il faut remonter vers sa source. Tournant existentiel dans la vie de l'écrivaine, sa décision de quitter le Manitoba en 1937 coïncide avec son entrée en écriture, et ce double mouvement de séparation/réconciliation (quitter un/le monde pour le recréer) habitera toute l'œuvre à venir. Le choix de l'exil explique l'écrivain: «Il part pour écrire, mais il revient en écrivant.» D'abord la rupture, la négation, mais ensuite son abolition dans un mouvement dialectique, l'écriture, voué à une irréduction fondamentale.

A partir de ce cœur, de ce nœud qui constitue son hypothèse centrale, François Ricard ordonne l'œuvre, la recrée presque en l'interprétant à sa façon, mais toujours avec respect et finesse. Il y aurait donc, chez Roy, des ouvrages qui évoquent l'exil, la solitude, la séparation, et d'autres plutôt animés par la «soif de réconciliation». Les sombres *Bonheur d'occasion*, *Alexandre Chenevert* et *La Montagne secrète* appartiendraient à la première catégorie alors que les apaisants et lumineux *La Petite Poule d'eau*, *Rue Deschambault*, *La Route d'Altaumont* et *Cet été qui chantait* s'inscriraient dans la deuxième tendance.

Ricard suggère même que cette distinction se répercute de remarquable façon sur le plan formel. Les œuvres de l'exil sont des romans à la composition unitaire tandis que les œuvres du retour adoptent une composition morcelée. Dans le monde du désarroi, l'effort créateur ressent l'appel de l'ordre alors que, dans l'univers de la tranquillité, le morcellement peut s'imposer sans créer de remous. Le regard critique, lui, s'exprime là dans toute son acuité.

Il faut lire les interprétations douloureuses qu'inspire à François Ricard la lecture de *Bonheur d'occasion* pour se convaincre de la pertinence d'un discours critique bien dirigé. Sondée par son admirateur, l'œuvre s'enrichit de significations fortes, formulées avec grâce: «*Saint-Henri représente donc l'anti-Saint-Boniface, l'anti-patrie, et la plainte qui s'élève de cet enclous ténébreux est comme le regard de l'étranger qui se retourne vers l'arrière et cherche son pays.*» Chaleureuses, les interprétations de *La Petite Poule d'eau*, qui corroborent ce que Phyllis Grosskurth désignait comme «*a mother's-eye view of the world*» en parlant du monde de Gabrielle Roy, imposent au lecteur le même constat: Ricard sait lire et réinventer, pour notre bénéfice, ce qui le nourrit.

Apologie d'une œuvre encore inachevée à cette



Gabrielle Roy

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA

époque (après 1975, Roy publiera plusieurs autres livres, dont *La Détresse* et *l'Enchantement*), cette *Introduction* est celle d'un critique au potentiel immense mais encore immature et qui n'évite pas toujours le piège de l'interprétation programmée. Les pièces, par moments, tombent un peu trop facilement en place. Ricard, dans ses œuvres ultérieures, s'éloignera de ce souci un peu lourd de l'encadrement en privilégiant une approche moins rigide qui sied mieux à sa conception lyrique, quoiqu'il s'en défende, de l'écrivain comme être insaisissable.

Des hasards poétiques

Dans la même collection, Jacques Blais publie *Parmi les hasards - Dix études sur la poésie québécoise moderne*. Les œuvres de Nelligan, Saint-Denis Garneau, Anne Hébert, Jean-Guy Pilon, Paul-Marie Lapointe et Gatien Lapointe y sont à l'honneur, mais le traitement savant que l'essayiste leur réserve s'adresse essentiellement au public spécialisé et universitaire. À l'aide des outils de l'analyse textuelle, de la mythanalyse et de la critique thématique, formaliste ou génétique, Blais produit des études archidétaillées (surtout pour Nelligan et Garneau) qui rendent justice à des œuvres d'une effrayante exigence.

Plus accessibles, les deux «critiques historiques» qui ouvrent le recueil s'avèrent les plus remarquables. La première trace un portrait vivant de nos premiers poètes modernes (principalement Nelligan, les méconnus Delahaye et Loranger, Grandbois et Garneau) et la seconde nous fait redécouvrir la renversante richesse des œuvres publiées dans les années 1910-20 par les poètes regroupés autour de la revue *Le Nigog*. Dévoués au «*verbalisme*» et à la «*fantaisie*», les Paul Morin, René Chopin, Marcel Dugas et Robert de Roquebrune refusent ce qu'ils perçoivent comme une littérature en service national, mais Jacques Blais, qui les qualifie de «*propédeutes de l'initiation à la modernité*», les déclare pourtant, pour leur rendre hommage, «*plus profondément patriotes que bien des régionalistes: eux savaient que le maintien "si précaire" des droits collectifs passe notamment par le respect qu'inspirent à autrui la valeur de la culture générale d'un peuple et le succès de ses artistes véritables*». Quoique je ne partage pas le type de patriotisme de ces poètes précieux, je dois reconnaître que les bons mots que leur consacre Blais m'ont charmé.

Si la critique littéraire doit servir à mieux faire comprendre, mais encore plus à transfigurer des œuvres qui, sans elle, rejoindraient trop vite les limbes de l'histoire, on peut dire que ces deux ouvrages font honneur à cette noble entreprise. Bien des auteurs souhaiteraient voir leurs œuvres visitées par de telles paroles critiques.

louiscornelius@parroinfo.net

SOCIÉTÉ

Travail ou famille:
le dilemme des mères

YOLANDE COHEN

Surprises mais non étonnées, les Québécoises ont été témoins ces derniers mois du résultat d'un ultime arbitrage de la part du premier ministre Lucien Bouchard quand il a annoncé qu'il quittait son poste pour se consacrer entièrement à sa famille. Finalement, celles qui sont continuellement aux prises avec ce genre de dilemme ont reconnu l'un d'entre eux dans le geste du premier ministre. Enfin, un homme, et pas n'importe lequel, reconnaît la difficulté de ces arbitrages, ou de cette constante tension entre ses devoirs familiaux et politiques, et tranche en faveur d'un retrait de la sphère publique, qui apparaît ici comme étant non compatible avec la sphère privée. Quelles que soient les autres raisons, politiques et autres, qui ont conduit à un tel geste, il est intéressant de voir qu'au Québec, de plus en plus d'hommes disent publiquement préférer la famille à leur carrière. Une récente émission télévisée (*Liza*) en faisait encore récemment le constat. Un groupe de discussion et concluait alors à la nécessité d'adopter de véritables politiques familiales pour aider hommes et femmes à partager équitablement le poids d'élever une famille et de faire carrière.

Toutefois, ce sont les femmes qui, traditionnellement, ont porté le poids de ces petits arbitrages et grands dilemmes, comme l'indique le sous-titre du beau livre que la sociologue française Jeanne Fagnani consacre à ce sujet. Et ce sont les féministes qui, les premières, ont dénoncé l'injustice et l'iniquité d'un système qui les rend responsables d'une aussi lourde tâche. Or, depuis un demi-siècle au moins, et pour faciliter l'entrée massive des mères sur le marché de l'emploi, les sociétés occidentales se sont dotées d'un nombre impressionnant de politiques familiales visant à socialiser davantage les tâches autrefois dévotives.

On peut dire qu'en France le

succès est total, et les «*prouesses des Françaises*», remarquables: elles comptent un pourcentage trois fois plus élevé de mères de deux enfants au travail (il passe de 26 % en 1962 à 75 % en 1990) et sont parmi les plus fécondes en Europe, se situant au quatrième rang pour le nombre moyen d'enfants. Diverses aides leur ont ainsi permis d'occuper un emploi sans être obligées de renoncer à la maternité.

La sociologue attribue ce succès en partie à l'adoption rapide, au milieu des années 70, du modèle de la mère qui travaille. Dès 1971, la Sécurité sociale va consacrer cent millions de francs à la construction de crèches et à leur équipement. Des centres aérés, des colonies de vacances, etc., sont partout mis en place. Une allocation pour frais de garde destinée aux familles dont la mère travaille est également instituée en 1972, dont la portée symbolique est majeure. Bref, toute une panoplie de mesures incitatives contribue à créer un environnement favorable aux mères qui travaillent (professionnalisation progressive des métiers de garde à la petite enfance, classement des crèches, maternelles efficaces dans les écoles, allocation de frais de garde d'enfant à domicile, chèque emploi-service, etc.). Le résultat est patent: «*Au total, parmi les enfants âgés de moins de trois ans, près de quatre sur dix sont maintenant accueillis dans les crèches (près de 200 000 places y sont offertes)*» (page 54). «*Indirectement, cette politique a aussi participé à l'atténuation, observée à partir du milieu des années 70, des inégalités salariales entre hommes et femmes*» (page 55).

Mais ce tableau n'est pas que rose (si on considère l'accès au travail comme une émancipation). La lutte contre le chômage devient dans les années 80 la priorité, et la généreuse politique familiale, un instrument au service de l'emploi. Les lacunes et incohérences d'une politique de plus en plus au service de la lutte contre le chômage renforcent les

inégalités sociales entre les femmes et excluent les pères des dispositifs de la conciliation travail-famille. Les crèches ne correspondent plus au mode de garde privilégié par des parents des classes moyennes et aisées, coûteux cher à la collectivité et ont de la difficulté à s'adapter aux horaires chaotiques des mères faiblement rémunérées. Les mesures prises en 1994 pour renforcer le congé parental et l'allocation parentale d'éducation (qui incite un des deux parents à se consacrer entièrement à l'éducation du jeune enfant jusqu'à son troisième anniversaire) sont des mesures qui visent à soustraire les femmes du marché du travail. Les résultats ne se sont pas fait attendre: fin 1998, 540 000 mères ont bénéficié de cette mesure et s'étaient retirées du marché du travail (page 82).

En outre, les mutations actuelles dans le monde du travail aggravent les problèmes de gestion de la vie quotidienne des parents. Et même si beaucoup d'Européennes envient le sort des Françaises, elles qui sont encore prises dans le modèle «*travail ou famille*», les enjeux restent considérables.

Que doit-on alors changer pour que s'instaure un partage équitable des tâches domestiques et éducatives qui permettrait aux femmes de poursuivre une carrière et de s'investir dans la vie de la Cité? La directrice de recherche au CNRS et conseillère à la Caisse nationale d'allocations familiales (CNAF), en posant ces questions, y répond: plus et mieux. On peut se demander si ce n'est pas aussi, à l'instar d'André Gorz et d'Alain Lipietz, la question de la valeur du travail qu'il faut poser.

UN TRAVAIL
ET DES ENFANTS,
PETITS ARBITRAGES
ET GRANDS DILEMMESJeanne Fagnani
Paris
Bayard, 2000, 197 pages

À L'ESSENTIEL

Plaisir des yeux

LE MONDE DES FLEURS

Cecelia Heffernan
Traduit de l'américain
par Philippe Bonduel
Éditions Minerva
Genève, 2001, 158 pages

Dans cet album grand format, l'auteur, fleuriste professionnelle aux États-Unis, spécialiste dans les arrangements floraux lors de commémorations et fêtes importantes (anniversaires, mariages) dans tout le pays, partage ici son expérience. Elle présente dans ce guide les fleurs qu'elle

aime utiliser: achillées, arums, freesias, iris, orchidées, zinnias; au total, plus de 50 espèces choisies en raison de leur coloris, de leur parfum, de leur fraîcheur, des saisons, du coût. T. K. Hill, photographe, met son talent au service de ce superbe reportage photographique sur les fleurs, qui éclatent ici dans toute leur beauté. En plus d'un ravissement pour les yeux, on trouve dans ce livre des conseils sur l'achat des plantes et fleurs coupées, leur culture, leur entretien, le choix des vases et la composition des bouquets. Un album à offrir aux amateurs de fleurs ou,



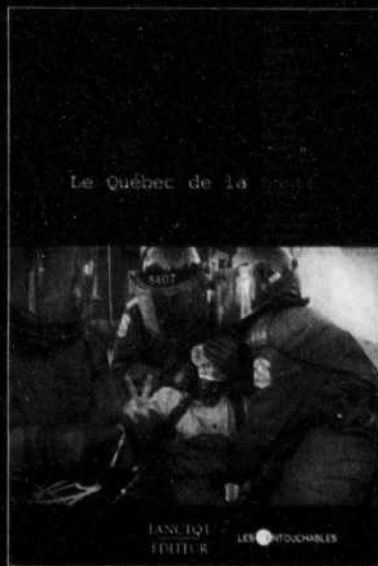
T. K. HILL

Camélias

encore mieux, à s'offrir pour le seul motif de se faire plaisir.

Renée Rowan

ACHETER UN LIVRE DE LANCTÔT ÉDITEUR, C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE



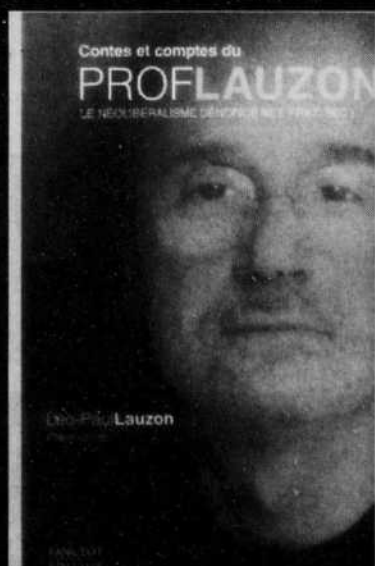
LE QUÉBEC DE LA HONTE
Un ouvrage-choc — une centaine de photos et quelques textes — qui dénonce la brutalité policière lors du Sommet des Amériques à Québec, en avril dernier.



Philippe Schnobb FAIRE-PART POUR MARIAGES FORCÉS
Le passé, le présent et le futur des 36 villes qui vont devenir Montréal et Longueuil. Présentés par Philippe Schnobb, journaliste à la télévision de Radio-Canada.



Georges Dor CHU BEN COMME CHU
468 constats d'infraction à l'amiable!



Léo-Paul Lauzon CONTES ET COMPTES DU PROF LAUZON
Le néo-libéralisme dénoncé net fret sec!



Jacques Keable LA VRAIE VIE
Ce que tout jeune devrait savoir sur le monde du travail et qu'on ne lui dit pas!

LANCTÔT
LA PETITE MAISON ÉDITEUR
DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LIVRES

L'EST EN WEST

Appeler la joie

Un écrivain, une Westfalia, une petite fille, un chien. Ces quatre-là passeront l'été sur les routes du Québec. Chaque samedi à compter d'aujourd'hui, les lecteurs du cahier *Livres du Devoir* pourront suivre à la trace ces errances estivaques qui inspireront à Jean Pierre Girard des réflexions sur presque tout, jamais sur rien. Rappelons que, depuis 1990, celui-ci a publié quatre recueils de nouvelles aux Éditions de L'Instant même, ainsi qu'un roman, *Les Inventés* (1999).

«Mon nom, prononcé sur des airs de moteurs qui grondent, c'est beau.»
Sophie Traversy, Amérique

J'ai de la chance. Même dans ma ville, je vis à peu près incognito. Mon maire ne me connaît pas, mon député non plus, et mon propriétaire à peine — le cher homme s'inquiétait il y a peu de mes états d'âme, quand un matin j'ai projeté vers les cieux quelques répliques bien senties d'une pièce sur laquelle je travaille trop peu. Cet été, je baladerai cet incognito au cœur d'une érabièrerie en Beauce, dans la banlieue de Boston, dans le cimetière où mes parents reposent, sur le bord de la mer en Gaspésie, en Abitibi ou sur le boulevard Saint-Laurent, je ne sais pas, on verra, mais c'était ma seule condition avec *Le Devoir*: pas d'itinéraire. Toujours à l'est, toutefois (d'où, titre); je n'irai pas à Chicago cet été, ni ne dépasserai Ottawa vers l'ouest — bien qu'encore là, on verra, Aurélie fera assurément des représentations assez appuyées pour Marine-land, Niagara ou d'autres semblables suçons, mais je suis son père, je n'ai donc surtout pas à dire inconsidérément oui, ni à m'adresser constamment à elle sous la forme interrogative, ça ne pourrait que la pourrir. (Sauf que voilà, dans le fond de ma besace grouillent deux ou trois peut-être, des sorties de secours, quelques cartouches de consentement, tiens, c'est comme ça qu'on vit vieux d'ailleurs — sans compter que je ne suis pas chaud à l'idée de vous parler, dès cet incipit, de la détermination confondante de cette gosse, et de la guimauve que je parfois deviens quand éclate son rire.)

Je vais vous raconter notre trajectoire, nos lieux de passage et nos rencontres avec des inconnus illustres, gens croisés au hasard de la route, de ces anonymes que nous sommes dans le fond tous, et des parentés retrouvées à quatre cent milles de chez moi. Je traîne une caisse de bouquins, certes, mais presque pas de nouveautés, et des genres assez éclatés. Dans la boîte, je vois Claudel, Auster, un livre sur les préraphaélites, une biographie de Romy Schneider, Vian, Lorrie Moore, une dizaine de *Archie* et *Jughead* et le dernier Achille Talon. Je vois Suzanne Jacob et René Lapierre à côté de *Naissance d'une cathédrale* (un bonheur qui relate les étapes de la

construction d'une cathédrale imaginaire: Chutreaux), et *Le Livre de l'intranquillité*, édition intégrale, bien à plat sur le *Sports Illustrated*. Non, je ne vous dis pas s'il s'agit du spécial maillots, mais je pousse un peu Pessoa et la fatalité, c'est l'été. Vous le concevrez, le type qui a échappé toutes ces grandes œuvres dans cette boîte n'a guère de sens, ce qui l'amène cependant à celui de son périple, qui n'en a précisément pas lui non plus. J'irai vers les trésors et il y en a partout, s'agit de regarder, chacun est responsable de la clarté comme de la joie, et un peu de la misère, aussi; l'essentiel est tout à fait visible pour les yeux, j'y reviendrai.

La bonne moitié du verre

Ce périple ressemble beaucoup à l'écriture, du moins pour moi. J'apprends chaque jour à apprivoiser l'humilité qu'il faut pour accepter dans une relative sérénité d'ailleurs fugace que je ne sais juste pas comment finira la phrase que j'entreprends d'écrire — non, pas de virgule. J'ignore; c'est ça la vérité. Alors je ne sais pas davantage ce que je trouverai sur la route, cela va assez de soi. Je roulerai

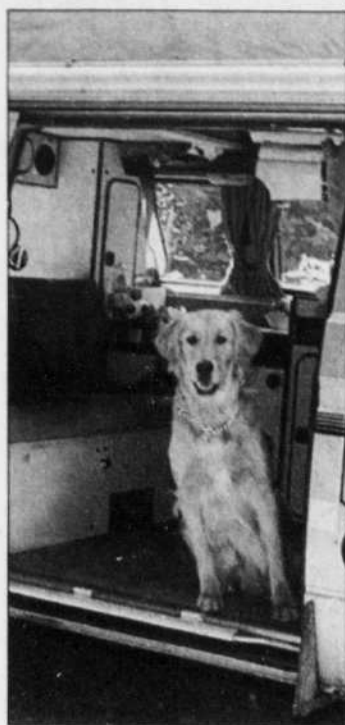
pendant comme un bon, cet été, je le jure, tranquillement, sciement, vers ce que je ne connais pas. Vous pouvez donc vous attendre à n'importe quoi, selon la saveur qu'il y aura à donner au jour — parce qu'elle y réside, cette saveur, ça c'est indéniable, c'est une promesse comme l'aube est une promesse: nous avons un rôle colossal à jouer dans la naissance du Beau et la continuité du Bien. Mon père ne disait pas, mais il le pensait, j'en suis sûr: «La grande chance de voir la bonne moitié du verre: la pleine.» J'ajouterais: la poésie est moins dans les livres que dans le regard. (Et le poète ne sait-il pas canaliser cette colère sourde, cette rage de vivre et de sentir dont son œuvre demeure cependant gorgée? A vous de me dire, moi je suis pas poète.) Alors les virages à droite au feu rouge, j'en parlerai peut-être, la crasse et la gloire de ce qu'on nomme l'Amérique, aussi, et puis les cabanes à patates, les foyers de vieux, les amours égarées dans l'explosion du sens, les jambes d'une étudiante de Kiev en vacances à Berthier-sur-Mer, les cadavres de marmottes, les histoires de cul de Christine Angot ou la terrifiante mode de l'auto-fiction (même si ces trois derniers sujets, c'est à peu près la même chose), enfin vous voyez, n'importe quoi, avec ou sans gants, à la lueur de ma lampe à l'huile. Je vous dirai

peut-être aussi pourquoi Foglia a eu raison de planter votre livre de l'année, la piscine à Kigali, en disant que ce n'était pas de la littérature. On verra. Ce ne sera ni *On the Road* ni *Volkswagen blues*, mes livres resteront mes livres, mais quand il faudra crisser je serai là — je parle évidemment des pneus. Avec «Les anges de la route», j'essaierai de vous montrer les gens que j'aurai croisés, à quel point ils sont immenses, et de temps en temps je vous confierai des secrets, comment aider un camionneur, pourquoi ne jamais laisser sa voiture au-dessus d'une bouche d'égoût, pourquoi préférez-vous se garer à reculons, ou encore qu'il faut toujours clignoter AVANT de freiner, et PAS L'INVERSE, sinon on court le risque de se faire rentrer dans le Cachemire. (Je succombe aux majuscules, je sais, mais le souvenir de cet imbécile est très frais.) En exergue, chaque semaine, vous lirez une citation d'un texte en devenir, écrit par d'autres inconnus, des étudiants au contact desquels je me trouve parfois, afin de leur dire: Regarde, tu pourrais peut-être tourner ici. (C'est ça mon travail auprès d'eux, à l'université, au cégep ou ailleurs, j'ai décidé de beaucoup de chance.) Vous serez enfin conviés à un trépidant concours de création: «Les derniers mots de Dieu». Ce sera pas triste.

Je porte ce projet de carnets depuis mes années de moto, je crois. Écrivain de la route, at-on si souvent écrit de moi — un expert en marketterrie aura décrié que c'était aussi accrocheur que mon passé de footballeur ou les Charolais de mon père. Reste que c'est un peu vrai: j'aime rouler et j'aime les chemins de traverse; quand vous me lirez, dans votre samedi *Devoir*, moi je serai ailleurs, peut-être tout près de vous. Avec tout ce millage, à quel moment trouverai-je le temps d'écrire? Eh bien, quand vous vous éveillerez par une nuit caniculaire de juillet, dites-vous que Girard ne sera que l'un de ceux qui, à ce moment, travaillera à conférer une forme, et ainsi cherchera, dans la paix je le souhaite, quelque sens à donner à cette boule qui révolutionne en allignant son bonheur sur l'indice du TSE 300 pendant que Nortel se plante. Juste l'un d'eux: ceux qui essaient. Ma famille. Que j'aime ou non les résultats auxquels aboutissent ces foreurs de l'imaginaire, c'est secondaire, le seul fait qu'ils écrivent me laboure. (Imaginaire, réalité, fiction, on en parlera aussi. De ces cathédrales qui n'existent pas, et dont c'est précisément la capitale vertu.)

L'équipage

Capucine, d'abord, ma très fidèle Westfalia (d'où, titre) devant l'Éternel depuis 1986 — 117,777 kilos au compteur, à peine 7,361.0625 par année si on compte vite, jamais d'hiver, cherchez-en des pareilles. Elle et moi, ça fait déjà cinq ans — ce qui est loin d'un record, mais qui n'est pas non plus si courant que ça dans ma vie. Comme chaque année, à partir de novembre, j'ai ramassé mes deux dol-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Monsieur Savon seul dans Capucine (et sans muselière).

lars et cette fois je lui ai offert quatre pneus. (Si j'ai un problème sérieux, où que je sois, je sonne Denis Boisclair, Saint-Sulpice, meilleur garage de West au sud de Pluton — cette plogue ne me vaudra pas un service supérieur, je l'ai déjà.) Premier secret: je voudrais bien mettre ce qu'il faut de sous sur Capucine pour l'offrir à Aurélie le jour de ses dix-huit ans — si elle en veut. L'important est de nourrir des projets, les réaliser est une prime. Craies de trottoir, freesbee, game-boy, cellulaire jeux de poches et d'échecs, Off régions sauvages contre la saloperie du Nil, ballons de volley et de basket, olio d'oliva e vino, tout est déjà dans la cale.

Monsieur Savon, ensuite, un golden de quatorze mois ne possédant à ce jour qu'une notion extrêmement vague du concept de l'interdit, et qui conséquemment démontre un enthousiasme ferroviaire à la vue d'absolument tout ce qui bouge (trois adverbes, je sais, mais vous auriez dû lire le premier jet), un paragon du plaisir dont je dois encore tempérer les ardeurs en lui enfilant une sale muselière quand je le laisse seul dans Capucine parce qu'il mangerait le volant. Et qui adore l'eau, ce qui me laisse soupçonner un été au moins infernal. (Si Aurélie et moi craignons les mouffettes? Eh bien oui, oui, c'est oui en jurons, le pluriel se vérifie parfois.) Je compte néanmoins sur Savon pour jouer le rôle du faire-valoir, et pour me rappeler que rien dans la vie n'est plus grave qu'un chien boueux dans un Westfalia par ailleurs propre. Il sera toujours là, bonne bête blonde — il ne se trouve ici aucune allusion sur la capacité de Monsieur Savon à saisir certains concepts simples.

Et puis bien sûr Aurélie, essentielle petite âme, qui ne sera avec moi que la moitié du temps mais c'est comme ça la vie. Huit ans. C'est sa trouvaille, le nom du chien.

(«Et demie, papa.») Pour elle, le West est une gigantesque maison de poupées; à part le moteur, elle en connaît les recoins mieux que moi (et encore ici je me méfie, l'intuition féminine, j'ai déjà donné, je prends mon trou). Cet été, sur les balançoires de mille terrains de jeux de la province, j'aurai droit à du rouge à lèvres qui brille dans le noir, à des séances de tresses où je serai cobaye et à un régiment de Barbies à l'étage de Capucine. (Mes vrais amis, ici, ne rient pas.) Je vous offrirai quelques perles d'Au, parfois, cette gosse a de meilleurs yeux, de plus incisives réparties, bref un bien plus bel avenir que son père.

Et ce père aussi, fatalement, vous le reconnaîtrez dès qu'il entrera dans le saloon, il est petit, malingre, presque chauve, polyglotte, Monsieur Savon pèse 12 livres une fois la crème solaire appliquée, la photo qui paraît aujourd'hui est trafiquée, il rédige ce premier article sur une plage corse, engrange une fortune avec la fluctuation du prix de l'or, et cette phrase entière est l'antépénultième mensonge de son été parce qu'il se garde un coussin. (Eloge du mensonge, au fait, je vous parlerai aussi de Romain Gary, et pas comme Nancy Huston le fait, procurez-vous déjà *Clair de femme*, un des grands romans d'amour de ma vie.) Si je serai un peu plus bronzé en août? Eh ben écoutez, le boulot c'est le boulot, gagne ton sel mon homme, et fais ce que dois.

Votre rôle et Les derniers mots de Dieu

Si vous voulez m'envoyer des affaires, ou réagir à mes énormités, ne vous privez pas. Des livres, des cassettes piratées de vos meilleures musiques de route, des nouilles en sachet, de scabreuses aventures, des endroits où coucher — gratuitement si possible; *Le Devoir* n'est pas exactement le pactole. Envoyez tout ça au journal, je ferai un détour deux ou trois fois pendant l'été. Pouvez m'inviter aussi, voire m'accueillir (c'est tellement beau, ce mot). Sait-on jamais? Je débarque, on se demande un moment si Dieu existe, on se rend très vite à l'évidence que si, et pour avaler ça on joue une partie de dés à la brunante, devant un scotch, un thé et des braises. (Vous vous rappelez? Jouer. Comme dans: jouer. Pour rien.) L'idée demeure: prendre le temps de vous décrire un peu de soleil et de pluie, savoir à qui je parle, et quand j'échapperai une bêtise stratosphérique, mesurer votre belle indulgence envers le genre, puisque vous aurez bien sûr la grâce de l'attribuer à la pression énorme qu'on peut vivre dans un pneu, tiens. (Courriel? redaction@ledevoir.com Une bonne âme acheminera.)

Et à propos de Dieu... Vous êtes peinarde, vous regardez pousser vos tomates, et vous m'envoyez ce que vous supputez que seraient «Les derniers mots de Dieu». Qu'est-ce qu'il dirait, Lui, à la fin? Faites court. (Il y a des chances qu'on se monte ici tout un répertoire,

mon ami.) Un porto au gagnant ou la gagnante, c'est moi qui juge et c'est moi qui paie. Je me mouille le premier: «Et si on éteignait?» (J'aime assez l'idée qu'il finisse ça en demandant l'avis de quel'un.)

Vous étiez avertis: de n'importe quoi, on verra bien si on peut parler de tout dans ce canard. Mais mode léger, ton badin quand c'est possible, comme si nous cherchions tous réellement à rouler à proximité d'une joie, souverains et volontaires dans notre tenacité à sans relâche l'appeler.

Allez. Bonne

Les anges de la route

(Elle a peut-être trente ans, ne pèse pas cent livres, mesure tout juste cinq pieds; elle porte une jupe noire trop serrée, elle n'est pas maquillée.)

— Vous avez bien mangé?
Je prends quelques secondes pour revenir, je suis com comme on les aime, j'étais dans un passé récent, pas facile, on traîne toutes sortes de trucs en West, l'été ne mène pas toujours à quelque chose.
— ... Comment?
— Je peux vous servir un dernier café?

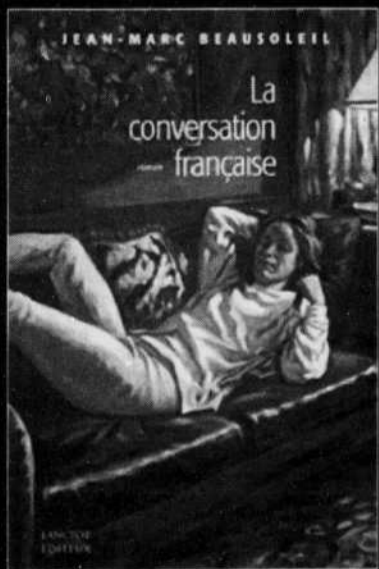
Elle se tient là, debout, tranquille, son café à bouilli, il est infect et j'en ai déjà avalé quatre tasses, il y a la pluie derrière elle, dans la vitrine, tant de choses à comprendre encore, à prendre comme elles nous arrivent.

— Euh... Oui... C'est gentil.
Mouvement des hanches et du bras droit, elle verse son sirop, elle s'éloigne, derrière elle retombent de petites pépites de lumière, je n'invente rien. «Je peux vous servir un dernier café?» Non mais vous avez entendu ça? «Je peux vous servir...» Parfois, on est repêché par une phrase, un mot, un arbre. S'agit d'être attentif à ce qui peut nous réparer. On repart, on reroule, et voilà qu'on prie un peu, en avalant l'asphalte; afin qu'il n'arrive rien à ces grandes dames qui éclairent les trucks-stops. On les appelle des serveuses.

Perle d'Au

Qu'est-ce que tu veux faire dans la vie, Aurélie?
— Magicienne.
— Tu l'es déjà.
— Ben non. C'est long, papa, magie noire, magie blanche, je voudrais faire apparaître des affaires.
— Tu le fais déjà.
— Ben non papa. Des vraies affaires.
— Ma joie, c'est pas une vraie affaire?
— Tu comprends rien.

ACHETER UN LIVRE DE LANCTÔT ÉDITEUR, C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE



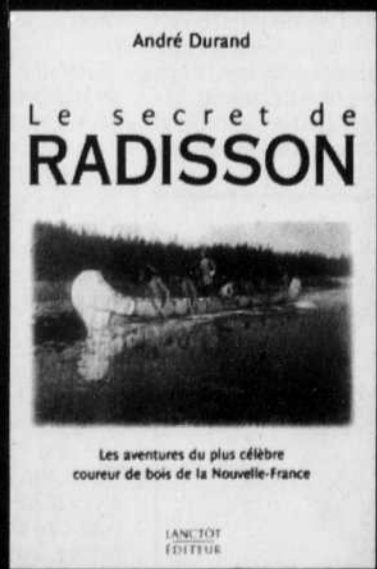
Jean-Marc Beausoleil
LA CONVERSATION FRANÇAISE
Célibat, lectures et marihuana, tel est le sous-titre de ce roman.



Nicole Laurier
CHEMINS DÉSATTAchés
Onze nouvelles où il est question de destin, d'âme, de hasard et de l'envers du décor.



Normand Gilles
LE PRINCIPE D'INCERTITUDE
L'histoire d'une grande passion amoureuse



André Durand
LE SECRET DE RADISSON
Les aventures du plus célèbre coureur des bois de la Nouvelle-France



Anne Bergeron
PILLEURS-DE-TOMBES.COM
Un roman pour cyberpirates et amateurs d'archéologie.

LANCTÔT ÉDITEUR
LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un homme libre, Henri Michaux

GUYLAINE MASSOUTRE

Des trois volumes que l'édition complète dans la Pléiade des œuvres de Henri Michaux comprendra, le second demeurera sans doute le plus étrange. Encore faut-il oser donner un grade à une œuvre tout entière placée sous le signe du bizarre.

Celui que Blanchot dénommait «l'Ange du bizarre» est né en 1899, en Belgique; mort à 85 ans à Paris, il laisse une œuvre immense, sans genre, puisqu'elle s'agence en minces plaquettes comme en grands volumes. D'ampleur variable, ils basculent les uns dans les autres. Poète, il pratique toutes les formes, du moment qu'elles laissent libre cours à son impatience d'écrire. Insoumis aux codes établis, paresseux dans l'âme, il devient écrivain par nécessité: le mystère du monde, tout ce qui résiste, l'agresse et le blesse.

C'en serait une impuissance, s'il ne faisait de la chute un «impensé qui se défend». Adolescent, il tente de former «une boule hermétique et suffisante». Mais il saute en marche dans la vitesse de l'univers. Il lance alors son équipage «à travers l'infini moutonnement des possibles» et cède à l'impulsion d'écrire.

Que n'a-t-il pas formulé, de cet état bégayant de la langue, écrire, qui cherche sa forme dans le théâtre des lettres? Il la pousse sans mesure hors de soi. Tout jeune, il voyage au Brésil, en Équateur, en Argentine, et il y demeure. Dans les années 30, c'est enfin «son voyage»: les Indes, l'Indonésie, la Chine, dont il distille l'émerveillement durant toute sa vie. Il a le sens de l'éperdu, du vide infini, de l'immensité là où il se trouve, de par le monde ou en lui-même. C'est magique: sa haute énergie immanente, il la nomme respiration, rythme. Il la jette en

fragments, en une myriade de gestes qui se déposent sur la page. Plume il se nomme.

Ethnologie parallèle

Expulsés sans réserve, ces innombrables traits déjouent une obscure folie. Ce qui le demeure, et qui fait le cœur de ce second volume de La Pléiade, c'est d'avoir poursuivi le dessein de rejoindre le désordre des fous, sans céder à l'emballlement hétéroclite qui les assaille. Il rompt pourtant les amarres.

Il y a d'abord les voyages surréalistes en Grande Garabagne, au pays des Hac, des Emanglons, des Aravis, des Omobuls et autres Orbus; il connaît les Ourgouilles et les Halalas, les Gauris et les Hivizikis, une quarantaine de races trop tumultueuses pour n'être pas rimbaldiennes. Il devient un parmi les Poddemais éruptifs, cannibales naturellement côtoyés dans Ailleurs. Le voyageur explose, dans ce volume, liant l'imaginaire fantasque des enfants à la plus précise description des mœurs primitives. Irrésistible Michaux, à trente-sept ans, «En Grande Garabagne, disait-il justement, on est chez soi.»

Après la deuxième grande guerre, la mort de Marie-Louise, sa femme, brûlée, lui tire un chant de sourire, *Nous deux encore*. Au-delà de la douleur, il se replie dans la position de vigie qui le définit jusqu'au bout. *La Vie dans les plis*, admirable réminiscence leibnizienne, écrit Deleuze, fonde la topologie d'un «penser autrement», qui n'a cessé de féconder la philosophie contemporaine. Pourtant, Michaux n'est jamais abstrait dans son vocabulaire. Rien ne s'y retient dans l'espace du dedans, du moment que la conscience se délie et que l'écriture la poursuit, happant instantanément l'intensité des évidences. La famille? Lui brandir «le tonnerre d'appartement». Les raseurs?

Leur faire subir «la séance de sac». Et toujours, finir cheval, se tenant par la bride. Pourquoi?

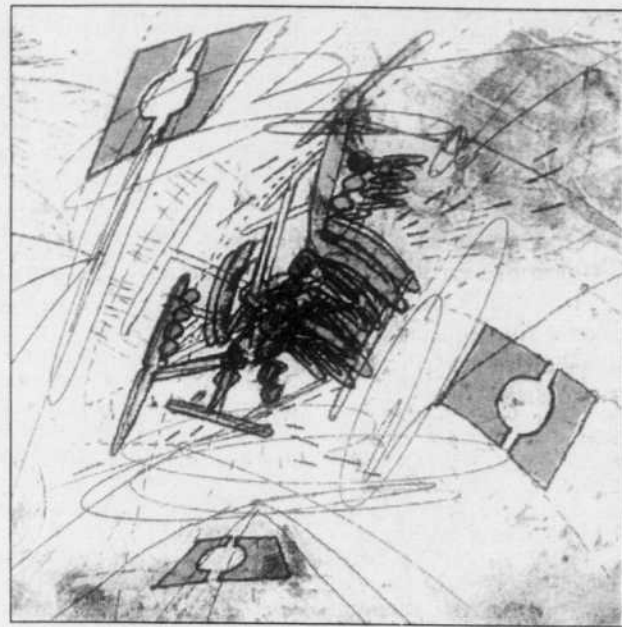
Pourquoi. *Les Envies satisfaites* déclenchent des machineries drastiques, «surmoïques», écrit le malin adepte de *La Philosophie par le meurtre*. Ses cadavres exquies jonchent des sommets d'ironie visionnaire. Apparitions, disparitions, ses aquarelles mentales ont la présence insistante des inductions subtiles. Les corps fluides sont spiritualisés, son étrange Meidosemme flotte parmi ces *Passages* et ces *Mouvements*, titres qui semblent résumer Michaux à eux seuls.

Détaché du réel, il multiplie les espaces, lieux d'être où l'insignifiance de la réalité n'a pas cours. Fantastique, direz-vous d'une telle littérature? C'est beaucoup plus: elle gagne sur le vide un territoire, le voyage de l'écriture la reliant au monde à la manière d'un cordon ombilical. Espaces de la pensée, à explorer en apesanteur: l'insomniacque endormi veille sur l'encyclopédie du rêve. C'est clair, *La nuit remue*.

L'enfer

Michaux continue d'avancer. Il va rejoindre Artaud et les grands visionnaires des religions, la primitive, la catholique et l'hindoue. Qui ne connaît de lui ses terribles expériences de mescaline, en 1954-55? Quatre ouvrages en dérivent, dans les quatre années suivantes: *Misérable miracle*, *L'infini turbulent*, *Vigies sur cibles* et *Paix dans les brisements*. D'autres seront publiés dans le volume III. La folie de changer de corps atteint alors un paroxysme, aussi détaillé qu'il semble vain à résumer.

Pourquoi lire ces documents sur le ravage, la dévastation et l'insupportable délire de l'esprit? Parce que ces livres sont époustouflants. Là où Rimbaud s'expulsaient au Harar, brisant le moule poétique à tout jamais, Michaux



Un pictogramme de Henri Michaux.

SOURCE LA PLÉIADE

s'assigne une violence expérimentale qu'il domine assez, pour en survoler, dédoublé, le déploiement psychotique. L'enfer est en soi. Son écriture ouvre grand ce que Huxley appelait «les portes de la perception». Il observe, comme un clinicien, toutes les mutations de son corps-esprit, la fabrication des dommages et les plages paradisiaques.

Jamais il n'abdique sous le choc hallucinatoire. Il tire, au contraire, un ordre littéraire du fouillis dont le poison contamine son cerveau. L'invention erratique y subit des poussées fragiles, des sautes, des chutes, des répétitions et modulations rythmiques. Que dire de la langue qui suit ces remugles, sinon qu'elle met à nu l'énergie jaillissante du fonctionnement de la pensée?

Michaux réussit à rejoindre toutes les «personnalités nouvelles, brèves, momentanées» des «tentatives de moi différents». Pervers ou

simplement mal pensants, les fous le sont moins, grâce à la liberté d'observateur féroce qu'il a su protéger. Bravant tant de dangers, sans impliquer d'autres que lui-même, il a réussi à immobiliser ses captures. On pense à l'esprit sauvage, orgiaque et affolant. Un tel élan de mots dans l'âme ravie raccourcit l'infini. «*Quelque chose s'épuise et quelque chose mûrit: mon âme déchargée de la charge de moi / suit dans un infini qui l'anime et ne se précise pas / la pente vers le haut [...] la pente qui aspire / la merveilleusement simple inarrêtable ascension*». Ce volume se clôt sur un rayonnement.

ŒUVRES COMPLÈTES

Henri Michaux
Édition établie par Raymond Bellour, avec Ysé Tran
La Pléiade
Paris, 2001, vol. II, 1418 pages

Michaux, peintre de l'élan

De la galerie à la revue d'art, en passant par l'ouvrage à tirage limité, l'œuvre picturale de Michaux témoigne d'une abondance comparable à celle de ses mots. Pour ses pictogrammes nerveux, réunis dans *Mouvements*, il avance le chiffre de mille deux cents pages réalisées. L'écrivain se double d'un peintre, lui qui a été l'ami de Matta, de Zao Wou-Ki, de Klee, de Masson et de Dubuffet. Il se liera plus tard avec Pierre Alechinsky, dont les rapports du signe peint avec le signe verbal devaient le rapprocher.

En 1978, le Centre Georges Pompidou organisait une rétrospective Michaux. En 1999, la Bibliothèque nationale de France consacrait une exposition à sa double vocation, intitulée *Identité et métamorphoses*.

De la rature à la griffure, il n'y a jamais eu qu'un pas, allégrement franchi d'un coup de trait: «*Peindre, composer, écrire, me parcourir: là est l'aventure d'être en vie*», déclarait le rabatteur de signes aux allures de gibier fantastique.

Il se laissait guider par les images mentales, traçant en une sorte d'abstraction concrète les vibrations et les décharges électriques des songes. Cela donne des paysages et des visages en rafales, parfois le tracé des sons. À propos de la mescaline, hallucinogène puissant, il confia à Alain Bosquet: «*J'ai des images pour cinquante ans*». Les dessins, encres, gravures, peintures ayant fait l'objet d'un livre sont reproduits dans La Pléiade.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Aller simple vers la délivrance

SOPHIE POULIOT

«*C'est une histoire où des tendresses ont essayé de réchauffer un difficile hiver. Dans un pays d'âmes où le silence a la force du vent. Voilà que parlent les arbres. Fort discrètement*...» Ainsi s'ouvre l'histoire du Jardin d'attente, dans un préambule à la fois introductif et annonciateur. On y explique en effet que l'héroïne a été sauvée de la mort que lui offrait un accident de voiture lors duquel elle a toutefois inexorablement perdu la mémoire. Treize ans s'écouleront ensuite à tenter de se reconstruire une identité, une vie à espérer inlassablement reconnaître les visages et les histoires. Hélas, elle n'y arrivera véritablement qu'au seuil de la mort, sans toutefois recouvrer la mémoire. Cette mort sera désirée et salvatrice.

Hélène Roberts est cette femme de 41 ans dont la vie, sans plus de souvenirs que de possibilités de se mouvoir sans son fauteuil roulant, semble vide de tout intérêt. Il s'agit du même personnage que celui, central, des précédents romans de l'auteure, *L'Ajourée* et *Mer intérieure*. Ici encore, Hélène,

ramenée à la vie sans qu'on l'ait consultée — idée omniprésente dans le roman —, cherche désespérément son identité ainsi qu'un raison de vivre. Pour parler brutalement, on pourrait avancer que, faute de se trouver une raison de vivre, l'héroïne du Jardin d'attente a découvert avec ravissement la possibilité de mourir et exploite cette nouvelle avenue comme s'il s'agissait d'une panacée. En effet, l'agonie, malgré le fait qu'on tente de faire passer cela pour une découverte de la vie, est lente et, force est de l'admettre, pénible.

Si le rythme du récit est aussi lent que celui adopté par l'auteure dans ses œuvres antérieures, d'aucuns jugeront qu'ici le propos est fait redondant et ennuyeux. Sans doute y aura-t-il des lecteurs désireux d'entendre louer la mort, de constater qu'on peut l'attendre comme d'autres attendent le succès ou d'avoir des enfants par exemple, bref qu'on puisse l'attendre pour enfin pouvoir être heureux ou, du moins, pour que la seule perspective de son arrivée prochaine sache apaiser le mal de vivre. Néanmoins, d'autres estime-

ront le tout plutôt lourd et remettront sérieusement en question le caractère constructif d'une telle attitude. Car c'est une chose d'envisager le trépas avec sérénité, mais c'en est une autre d'en faire le moteur de son existence. Qui plus est, au-delà de l'intérêt immédiat qu'une telle prémisse peut présenter pour le lecteur, du point de vue formel, la montée dramatique se révèle plutôt une randonnée dramatique, ce qui est bien sûr acceptable dans la mesure où l'on apprécie la proposition de base.

Et pourtant, il y avait une piste, lancée par l'auteure, riche et prometteuse, qui malheureusement fut abandonnée bien trop tôt. Hélène Roberts est triple. Unique survivante, à la naissance, d'un couple de jumelles, elle rencontre à Istanbul son sosie. Elle aussi rescapée d'un accident de voiture dans lequel une autre âme a péri, Mia, oracle ou inspiration de ce que sera Hélène à son retour de voyage, agonise depuis des années dans un panier d'osier où deux jeunes gens viennent lui apporter le réconfort de leur jeunesse et de leur amour désintéressé. Mia mourra avant le départ de sa semblable. De telles coïncidences auraient pu être davantage exploitées afin d'étayer une réflexion identitaire. Cette rencontre, pourtant, ne semble que des germes avortés de pensée et convainc Hélène, à ce qu'il semble, de trouver enfin la paix dans la mort. Dommage.

Évidemment, la plume d'Andrée Laurier est délicate. Poétique, elliptique, imagée, elle séduit encore une fois. Les descriptions d'états d'âme, de conflits et d'atmosphères recèlent juste ce qu'il faut de détails pour être évocatrices sans toutefois perdre leur délicatesse et leur pertinence aura de mystère. La façon d'aborder les relations qu'entretient chacun des personnages avec la nature, la forêt, les arbres est aussi très intéressante.

Ce qui peut gêner dans *Le Jardin d'attente*, encore que toutes les sensibilités ne soient évidemment pas les mêmes, est que, contrairement aux deux tomes antérieurs de cette trilogie, le seul espoir qui ressorte de l'ouvrage soit la miraculeuse issue que peut constituer le dernier sommeil. À recommander aux individus désirant apprivoiser la mort; à proscrire — malgré les manifestes prétentions en ce sens du roman — à ceux qui préféreraient apprivoiser la vie.

LE JARDIN D'ATTENTE

Andrée Laurier
XYZ éditeur, coll. «Romanichels»
Montréal, 2001, 219 pages

PSYCHANALYSE

La vie de l'âme

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER

Certaines revues échappent à l'éphémérité et à l'effeuillage. Elle deviennent des livres, des ouvrages collectifs qui, traversant le temps, constituent des références. On y revient, on y renvoie tel collègue, on y cherche quelque chose qu'il nous semble avoir déjà trouvé, on redécouvre la vérité et la nouveauté d'un texte. Il en est ainsi des numéros de la *Nouvelle Revue de psychanalyse* dont le cinquantième numéro, à l'automne 1994, avait marqué à la fois l'inachèvement et l'arrêt de publication. En suivant un ordre non linéaire, la collection «Folio essais» réédite des numéros de cette revue. Viennent de paraître: *L'Amour de la haine* et *L'Espace du rêve*.

Avec son paradoxe, le titre alerte: *L'Amour de la haine*. Pour sortir de la trop simple opposition amour-haine ou du jeu de cachette où l'un recèlerait, en son sein, l'autre bien tapi, comment réussir à parler de la haine sans tomber dans un discours évangélique ou dans l'apologie? Comment comprendre les ressorts destructeurs de la haine qui, autre paradoxe, est un état d'âme qui garde son objet? On le sait, l'amour s'use plus facilement que la haine.

Sur la scène publique, politique même, la haine apparaît trop souvent comme exigence de survie ou de recherche d'identité: xénophobie, racisme, guerre, torture en sont des figures. Pour reprendre cette dimension de «la haine publique», un entretien avec Claude Lanzmann, à la suite de son film *Shoah*, «*Les non-lieux de la mémoire*». La littérature fournit également des matériaux pour l'examen de «l'amour monstrueux que porte la haine; l'amour que nous portons à notre propre haine; l'amour que nous portons à la haine qui nous vise...». Proust, Joseph Conrad, Rancé sont ici convoqués.

De François Gantheret, un texte admirable, «*La haine en son principe*», qui pose l'hypothèse de «la haine essentielle» au cœur de la toxicomanie. Une haine qu'il situe dans la conséquence de la perte de la mère, pourtant vue comme une catastrophe créatrice; puis dans l'auto-érotisme, qui aurait pu se lier au fantasme mais dont l'échec conduit à ce que l'objet perdu soit «recherché dans le réel». L'embrassement que donne instantanément la substance toxique, la solution radicale à la déchirure de l'âme que procurent les drogues mènent à cette recherche quantitative du «encore plus», jusqu'à la destruction. «*Le toxique, pris au-dehors et mis dans le corps, vient brûler la souffrance: combler pour un temps, par une sorte de traitement du même par le même, la faille interne*». «*L'héroïne est une maîtresse qui fait le vide autour d'elle*». Autour d'elle et dans le sujet qui s'y adonne, dans une «haine dissolvante».

Des textes d'auteurs classiques continuent le recueil: Masud Khan, Harold Searles, Margaret Little racontent son analyse avec Winnicott. Et beaucoup d'autres dont les titres évoquent autant de figures cliniques et théoriques de présence de la haine: scènes de ménage, voix et cris de haine, mort dépravée ou donnée, guerre, duel, torture.

La rencontre avec le nocturne

Déjà paru au printemps 1972, *L'Espace du rêve* garde encore toute son importance. Est-ce parce que, parlant de cet objet intense et fugace, il passe de l'intemporalité du rêve à la spatialité et ouvre ainsi les portes du rêve? Bien sûr, «*les hommes rêvaient bien avant qu'il n'existât une psychanalyse*...», et même après, le surréalisme, les peintres et les

poètes n'ont pas cessé de rêver et de porter attention à ces «visiteurs de la nuit». Puis, la psychanalyse, attirée par «cette bouche d'ombre au creux du jour», en fit son objet privilégié sans en retirer la poésie et l'énigme.

Réunis en quatre sections allant de l'art à la séance d'analyse, de Jean Starobinski à Jean-Claude Lavié, les textes se répondent. Il y est largement question de l'atelier ou de la fabrique du rêve, de ses mécanismes et de ses procédés, de ses rapports au refoulé du sexuel et de l'infantile. Beaucoup d'auteurs repassent dans les traces de Freud et reprennent les rêves qui sont devenus les précieux matériaux de son auto-analyse. Didier Anzieu et André Green écrivirent ici des pages importantes; le premier, sur le dernier rêve de Freud, cité dans *L'Interprétation des rêves*, et le second, sur ce que d'aucuns reconnaissent comme le premier rêve dont Freud se soit servi pour fonder son travail d'interprétation, le rêve de *L'Injection faite à Irma*.

Pour sa part, Serge Videman, avant de reprendre un autre rêve célèbre, celui de *L'Homme aux loups*, travaille une série de rêves issus de sa clinique. Il y discute, outre les procédés de la mise en forme du rêve, des liens entre le rêve et la scène primitive. Cette scène mythique élabore le lieu d'une histoire sacrée: «à partir d'un temps fabuleux où le sujet s'origine». Pontalis, avec *La Pénétration du rêve*, commence une série d'articles qu'il continuera ailleurs (*Entre le rêve et la douleur*). À partir de l'expérience du rêveur et celle de la cure où le rêve est raconté, offert comme un cadeau à l'analyste, Pontalis insiste sur l'objet-rêve, sa place et sa fonction dans la cure avant que d'être un texte porteur de sens. L'espace du rêve, l'eau profonde du rêve évoqueront aussi le corps de la mère. Celui-ci, dans le texte de Bertram D. Lewin, deviendra «l'écran du rêve [...], surface sur laquelle un rêve semble être projeté». L'écran est aussi l'écran du sommeil puisque «le désir de dormir et le désir de rêver sont perméables l'un à l'autre».

Tout est à lire et à relire pour qui est le rêveur intéressé par les «enfants de la nuit» ou pour celui dont le métier est celui d'écouter les rêves et d'y associer les siens; ou encore pour l'esprit curieux qui veut en savoir davantage sur cette étrange activité de pensée qui, toujours, a fasciné et à laquelle les recherches neurologiques contemporaines s'intéressent également.

Parce qu'ils se situent hors des modes, et non hors du temps, parce qu'ils parlent de la vie de l'âme sans s'embarasser de jargon psychanalytique, ces textes restent bien vivants. Ils défient l'intérêt du «tout nouveau» sous l'artefact de la reprise. Par ailleurs, la réédition ne reprend pas le cahier *Varia*, qui boucle habituellement la revue originale. Dommage. Certains petits morceaux — un Didi-Huberman sur Bataille, «*Paradoxes de l'œil vorace*», dans *L'Amour de la haine*, par exemple — auraient bien accompagné les écrits plus consistants.

L'ESPACE DU RÊVE

Publié sous la direction de J.-B. Pontalis
Gallimard, «Folio essais», n° 383
Paris, 2001, 511 pages

L'AMOUR DE LA HAINE

Publié sous la direction de J.-B. Pontalis
Gallimard, «Folio essais», n° 382
Paris, 2001, 514 pages

Salut Jacques...

Les Éditions Saint-Martin offrent leurs plus sincères condoléances à la famille et aux proches de Jacques Larue-Langlois, auteur apprécié de notre maison.

Manuel de Journalisme radio-télé



ÉDITIONS SAINT-MARTIN
5000, rue Iberville • bureau 203
Montréal • Qc • H2H 2S6
tél. (514) 529-0920
télé. (514) 529-8384
st-martin@qc.airs.com

LIVRES

LETTRES FRANCOPHONES

Où en est la créolité?

LISE GAUVIN

Écrivain prolifique, Rafaël Confiant a publié, depuis ses débuts en 1977, près d'une vingtaine de romans et récits. Il a commencé par faire paraître des poèmes, nouvelles et romans en créole, qu'il a parfois lui-même traduits en français, puis des romans-fresques en français, tel *Le Nègre et l'Amiral* (1988), qui s'attachent à décrire une période historique particulière, en même temps que des récits plus fantaisistes et plus brefs, tels *Bassin des Ouragans* (1994) ou *La Baignoire de Joséphine* (1997), pour les Editions des Mille et Une Nuits. Mais Rafaël Confiant est aussi connu pour ses essais et ses manifestes, dont les plus percutants sont *Éloge de la créolité* (1989), co-signé avec Patrick Chamoiseau et Jean Bernabé, ainsi qu'*Aimé Césaire - Une traversée paradoxale du siècle* (1993), ouvrage dans lequel il se livre à une réflexion plutôt amère, faisant état de sa déception devant les engagements successifs de celui que les signataires de *l'Éloge* reconnaissent pourtant comme leur père: «*Nous sommes tous fils de Césaire*», lit-on dans le manifeste. La publication du dernier roman de Confiant, *Brin d'amour*, est l'occasion de rappeler quelques-uns des principes émis dans le manifeste et d'en observer les tenants et aboutissants dans la prose romanesque contemporaine.

Pour les signataires de *Éloge de la créolité*, l'identité s'exprime d'abord par une triple négation aussitôt transformée en affirmation: «*Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons Créoles. Ce sera pour nous une attitude intérieure, mieux: une vigilance, ou mieux encore, une attitude mentale*». Cette proclamation est suivie d'un nouveau constat négatif: «*La littérature antillaise n'existe pas*». Et les auteurs de préciser: «*Nous sommes encore dans un état de pré-littérature: celui d'une production écrite sans audience chez elle, méconnaissant l'interaction auteurs/lecteurs où s'élabore une littérature*». À la pensée de l'Un, de l'universel et de la pureté, la créolité oppose la pensée du Divers et du multiple, déjà exprimée par Victor Segalen dans son *Essai sur l'exotisme* et par Edouard Glissant dans *Le Discours antillais* et ses autres essais.

Du point de vue de la langue, il s'agit, pour les écrivains de la créolité, «*d'accepter [un] bilinguisme potentiel et de sortir des usages contraints qu'ils en [ont]*». Quant à la langue française, elle n'est qualifiée de «*langue seconde*» que pour être mieux légitimée par la suite. Le texte est on ne plus clair sur cette question: «*Nous l'avons conquise, cette langue française*». «*La créolité, comme ailleurs d'autres entités culturelles, a marqué d'un sceau indélébile la langue française. Nous nous sommes approprié cette dernière. Nous avons étendu le sens de certains mots. Nous en avons dérivé d'autres. Et métamorphosé beaucoup. Nous l'avons préservée dans moult vocables dont l'usage s'est perdu. Bref, nous l'avons habitée. En nous, elle fut vivante. En elle, nous avons bâti notre langage*». Ce que Rafaël Confiant précise plus tard en déclarant, dans une entrevue au journal *Le Monde*: «*L'intérêt principal de notre littérature, à long terme du moins, sera de dépasser les Hexagonaux du français*» (novembre 1992).

Habiter la langue française, la conquérir, en prendre possession, voilà quelques-unes des balises qui

circonscrivent l'espace de la créolité. Mais quels en sont les effets ou, plus précisément encore, quel langage est ainsi créé?

Brin d'amour est une chronique d'allure policière qui relate les aventures et mésaventures des habitants du village Grand-Anse en Martinique, au milieu des années 50, à l'époque où, nous dit le narrateur, «*la couleur noire était abhorrée*» et alors qu'il existait deux Martiniques: «*une française, citadine, logique*» et «*l'autre créole, rurale, superstitieuse*». C'est de celle-ci qu'il est question dans le roman, avec ses personnages fortement typés: boutiquier syrien, curé jouisseur, Blanc-pays hautain et sûr de ses prérogatives, prédicateur fumiste, détective improvisé ou journaliste pompeux. Mais voilà que les femmes, et parmi les plus belles, s'arrogent d'autres droits que ceux de la séduction et se laissent elles-mêmes envoûter par des mondes parallèles et mystérieux. Ainsi de cette Lysiane Augusta, dont on dit qu'elle a à voir avec la boule de feu que l'on aperçoit parfois dans le ciel et qui enflamme les esprits autant que les corps. Toute l'intrigue du roman tourne autour de cette figure énigmatique de jeune vierge enfermée volontairement dans sa chambre à cause d'une maladie étrange — des saignements continus — mais surtout pour mieux écouter la rumeur du monde perçue à travers les livres et l'écriture. Car Lysiane est une liseuse doublée d'une écrivaine: «*À la grande horreur de la population grand-ansoise, mamzelle Lysiane s'esbaudissait dans La Dame aux camélias, Madame Bovary, La Porteuse de pain et d'autres ouvrages aussi sulfureux que personne d'eux n'avait lus mais dont les instituteurs (en particulier, monsieur Clémène, célibataire endurci qui se voulait la conscience des citoyens respectables) s'étaient chargés d'établir la réputation auprès du vulgum pecus*». Elle rédige également des pages de notes sous le titre «*Calendrier d'une absence*», pages intercalées dans une narration qui se développe sous forme de sept cercles précédés de résumés mimant le style épique.

Mise en abyme

Cette mise en scène d'un personnage porte-parole de l'auteur poursuit une tradition déjà bien ancrée chez les romanciers francophones, notamment chez les romanciers dits de la créolité. On se souviendra en effet que dans le *Texaco* de Chamoiseau, les cahiers de Marie-Sophie Laborieux venaient doubler la perspective narrative par une série de réflexions — et de doutes — sur la portée de l'écriture. Mais à la différence du roman de Chamoiseau, la mise en abyme de l'écriture s'accomplit ici sur le mode onirique et poétique: la belle écrivaine chimérique est une sorte de sorcière et de prophète dont la voix est à la fois individuelle et collective. Celle que le narrateur désigne d'emblée, dans le prologue, comme ayant vécu «*dans l'ardente folie de [ses] songes*», se lance aussi bien dans des énoncés du genre: «*les jours s'enfilent aux jours dans une enlaine dépourvue de sens*» que dans des jugements plus globaux sur le comportement de ses compatriotes: «*On comprendra le ridicule achevé des investigations du détective Amédien, le grotesque des éditeurs triomphants du journaliste Romule Casoar, tous deux formés dans le moule du dent de soi et de la*

suffisance gratuite. Hommes passés à côté de leurs cris, comme les nègres de Grand-Anse, quoique d'une autre manière.

Et Lysiane d'en arriver à la conclusion que seule l'écriture peut vraiment changer la perspective et ainsi modifier le cours des choses: «*Nous souffrons de n'avoir jamais su dénouer nos souffrances de nos joies. [...] Il aurait pourtant suffi que nous arpentions les chemins de traverse de l'écriture. Elle seule permet d'être seul à seul avec soi-même, interdit de tricher plus avant. Car mentir à la page blanche n'est pas un geste ignoble mais pure démission de l'esprit*». Rafaël Confiant ne saurait réaffirmer plus clairement sa confiance, déjà exprimée dans *l'Éloge*, envers les pouvoirs rédempteurs du dire et de l'écrit. Confiance qui s'appuie sur l'exemple de ceux que Lysiane désigne sous le nom d'immortels, soit Montaigne, Chateaubriand et même Césaire, nommé «*l'Immortel des immortels*».

Sa propre parole, le romancier l'invente à partir des ressources conjuguées de la langue française et de la langue créole, ne craignant pas de parsemer son texte de nombreuses images et d'un certain nombre de néologismes qui, dès ses premiers romans, ont fait la particularité de son style. D'entrée de jeu, le lecteur est mis au diapason: «*Elle s'emmurait à l'évidence dans les boutiques obscures de ses pensées, vierge noire en ses allures, indifférente à toute chose, même à l'hivernage qui semblait, au beau milieu de juin, s'épuiser dans sa sérénissime laideur, tapissant le sol de si soudaines jonchées de gliricidias qu'on renonçait net à brocanter deux mots- quatre paroles*». Métaphores et superlatifs abondent dans cette prose marquée au coin de l'ironie, une ironie qui affiche la distance entre l'époque des années 50, vécue par un narrateur-témoin («*Nous la marmaille*»), et celle qui a permis l'écriture de la chronique que le lecteur a sous les yeux. Quant aux néologismes, ils sont si abondants que l'on en vient vraiment à douter de leur nécessité ou de leur pertinence. Pour ma part, si j'ai pris l'habitude d'admirer la «*belleté*» des êtres et leur «*heureuseté*», si je perçois bien la dérivation d'«*esclavage*» en «*esclavitude*», je reste perplexé devant des mots comme «*haïssance*», «*jalouseté*», «*insolenceté*», «*douce-reuseté*», et je ne comprends pas bien ce que ces nouveaux termes ajoutent à ceux qui existent déjà. Est-ce bien nécessaire de marquer à ce point la différence? N'y a-t-il pas lieu de voir, dans cette recherche systématique de parole métissée et d'originalité dans l'expression — par souci de fidélité à la parole populaire et à sa capacité d'invention, sans aucun doute —, une écriture qui s'apparente à une nouvelle préciosité? Le danger est réel, à mon avis, d'attirer l'attention exclusivement sur les effets de langue du texte et de provoquer ainsi des lectures exotisantes.

La prose de Confiant est une prose risquée, poussant jusque dans ses limites la notion de «*diversalité*» mise en évidence dans *l'Éloge de la créolité*. Elle mène le lecteur d'un événement à l'autre avec un rythme endiablé tout en obligeant à une réflexion sur les modalités de l'écriture et sur sa (ses) fonction(s).

BRIN D'AMOUR

Rafaël Confiant
Mercure de France
Paris, 2001, 256 pages

L'ÉTÉ DE TOUTES les émotions...



Le vent des Khazars

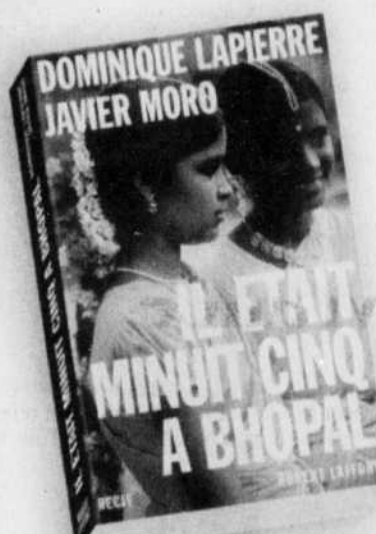
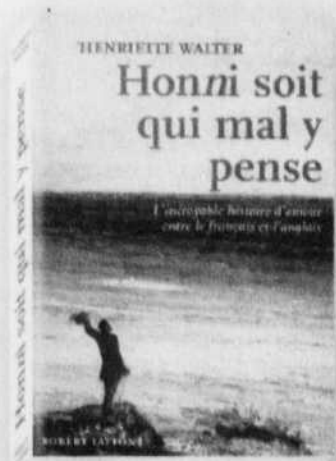
par Marek Halter

Mélangant thriller et roman historique, l'auteur de *La mémoire d'Abraham* et des *Mystères de Jérusalem* part à la découverte de ce peuple ignoré que sont les Khazars.

Honnei soit qui mal y pense

par Henriette Walter

«*Ce livre peut être perçu comme une provocation, mais sa lecture est instructive, amusante, utile et rafraîchissante... et devrait intéresser tout locuteur francophone, qu'il soit linguiste, enseignant, journaliste, historien, curieux du sort des mots ou simplement déprimé par les inévitables débats de la langue.*»
Jacques Godbout, *L'Actualité*



Il était minuit cinq à Bhopal

par Dominique Lapiere et Javier Moro

«*Cette tragédie n'était pour nous qu'un vague souvenir. Avec ce livre elle revêt le plus poignant des visages humains.*»

Le Figaro Magazine

«*Que l'on ne s'y trompe pas! Le dernier livre de Dominique Lapiere, écrit avec Javier Moro, n'est pas seulement un best-seller pour l'été. C'est aussi et d'abord un livre sensible et richement documenté sur l'Inde d'aujourd'hui. Une magnifique épopée.*»

Le Point

La rage au cœur

par Ingrid Betancourt

«*Ingrid Betancourt: une femme contre les barons de la drogue.*»

Le Devoir

D'abord élue députée, puis sénateur, elle se présente à la présidence de la Colombie en 2002, malgré les menaces de mort contre elle et ses enfants. Si elle réussit, elle aura changé de l'histoire.



Le pianiste

par Wladyslaw Szpilman

Wladyslaw Szpilman jouait du piano sur les ondes de la radio de Varsovie en septembre 1936...

Le récit intime et bouleversant d'une survie.

Roman Polanski en a tiré un film qui sortira en 2002.



LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Amours d'après-guerre

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Après avoir publié quelques romans policiers, il a écrit le roman *Le Liseur*, explorant les méandres de la culpabilité allemande à travers l'amour d'une femme. *Le Liseur* est un roman puissant qui est rapidement devenu un best-seller international. Aujourd'hui, l'auteur allemand Bernhard Schlink publie un recueil de nouvelles, *Amours en fuite*, chez Gallimard, qui aborde une fois de plus des thèmes chers à l'écrivain, l'Allemagne coupable de l'après-guerre, la difficulté d'être Allemand et les affres de la vie à deux.

Dans tous les cas, le personnage principal y est soumis au syndrome de l'hésitation chronique, à la nécessité d'être aimé, en même temps qu'au besoin de s'affirmer. C'est particulièrement vrai dans *La Circoncision*, qui raconte l'histoire d'une liaison entre un homme allemand et une femme juive, Sarah. L'auteur s'y approche dangereusement des zones sensibles de notre mémoire récente.

«*Je ne sais pas si je peux me faire à l'idée d'être aimé d'amitié ou d'amour bien que je sois allemand*», dit le personnage principal. Et sa dulcinée de lui répondre: «*Quand nous rencontrons quelqu'un, comment oublions-nous ce que nous savons de son monde et des gens dont il descend et avec qui il vit?*» Au moment de présenter son père à Sarah, l'amoureux doit affronter par exemple le fait que ce dernier a découvert son sens de l'organisation durant la guerre, et qu'il s'y est peut-être même adonné à des activités de pillage. Les discussions entre lui et Sarah à ce sujet atteignent vite leur limite.

«*Il n'y a rien à dire à ce que mon père découvre pendant la guerre son goût de l'organisation, à ce que mon oncle veuille avoir la paix, à ce que moi je voie les complications et les divers aspects des choses — et néanmoins cela met Sarah au bord du désespoir*», constate le personnage principal. Pour se rapprocher de son amour, pour tenter d'apaiser leurs différences, il décide donc, non sans réticence, de se faire circoncire. Une sorte de réconciliation, avec un grand R, au quotidien. En vain, l'acte ne suffit pas à pacifier son couple, qui ne fait pas bon ménage.

Certaines nouvelles de Schlink, *La Circoncision* et *La Petite Fille au léopard*, se déroulent donc sur ce fond d'histoire trouble et irrémédiable. D'autres explorent à fond l'hésitation d'un homme incapable de s'engager. Ce trait de caractère atteint le grotesque dans *Les Pois gourmands*, une fable où le narrateur quitte subitement ses trois femmes, et ses quatre enfants, pour se déguiser en moine. Un accident majeur le renvoie cependant, en chaise roulante, aux bons soins de ses trois amantes. On n'échappe pas à son destin. Une autre nouvelle, *L'Autre*, aborde le thème du veuf qui rencontre l'ancien amour de sa femme. Elle offre quelques similitudes avec la pièce *Variations énigmatiques*, d'Eric-Emmanuel Schmidt, présentée à Montréal plus tôt cette année.

AMOURS EN FUITE

Bernhard Schlink
Gallimard
Paris, 2001, 320 pages



XO ÉDITIONS

Robert Laffont

LE DEVOIR

JARDINS

Le jardin, une image du paradis

Avant d'être un lieu physique, il est un état d'esprit

Lorsque vient le temps d'aménager ou de réaménager un espace jardin, les innombrables possibilités qui existent peuvent facilement nous perdre dans un labyrinthe de choix. Les divers styles classiques et les tendances asiatiques, européennes, naturelles et campagnardes réconfortent rapidement le jardinier par des choix appuyés sur des millénaires d'essais et d'erreurs et entremêlés de croyances dont le sceptique se passerait bien. Il restera toujours un point extrêmement important en rapport avec le style ou l'ambiance de votre futur jardin: votre bien-être dans cet espace. Comment est-il possible d'imprégner le site à aménager de votre nature personnelle et de faire en sorte que le résultat du jardin vous convienne vraiment?



Guy Laliberté

Cette question est au centre du travail du designer de jardin. J'ai découvert un ouvrage intitulé *The Inward Garden*, de l'auteure Julie Moir Messervy, qui m'a ébloui par la simplicité du message. La clef du jardin privé se retrouve dans l'étude de votre bien-être, dans des ambiances bien précises souvent associées à votre enfance. Si on accepte que la création d'un jardin est une forme d'art, l'auteure nous amène à considérer qu'il n'y a pas que l'intellect qui soit impliqué dans votre projet mais, de façon importante, votre cœur, votre sensibilité esthétique, votre intuition et vos sentiments.

Pour Julie Moir Messervy, le jardin est un état d'esprit avant d'être un lieu physique. Les gens qui construisent le paysage le font principalement pour interagir avec la nature, pour partager une expérience ou un lieu, pour trouver un refuge, un sanctuaire personnel, pour guérir, pour honorer la Terre, pour laisser une marque de son passage ou pour le simple plaisir de voir grandir les plantes.

Chaque culture, chaque période culturelle endosse une forme privilégiée de jardin. Souvent, les jardins historiques étaient planifiés en fonction de la représentation réelle en trois dimensions de l'idéal religieux du paradis. Les jardins anglais sont la représentation du paradis naturel qui s'harmonise avec la nature mais qui en est distinct. Les paysages bucoliques anglais suggèrent l'homme en relation égalitaire avec la nature et d'Italie. Les jardins anciens asiatiques, quant à eux, célèbrent souvent la déesse Amida, la bonté et la pureté de la Terre.

Si chaque culture est associée à un jardin distinctif, la sensibilité du design est directement associée à un mélange de climat, de géographie, de géologie, de religions ou de croyances ainsi que du monde végétal naturel et de l'esthétique environnante, ce qui confère à chaque jardin un ancrage spécifique à sa région. Le jardin de Claude Monet à Giverny, par exemple, est l'expression directe du mélange de la poésie et de la philosophie de l'artiste, autant que de la représentation de ses besoins psychologiques et spirituels qui se manifestent en trois dimensions dans l'environnement du peintre.

Alors, de quel type de paradis rêvez-vous? Ce qui m'a le plus touché dans la démarche de l'auteure est le fait qu'elle a développé une méthode simple pour trouver un lien très personnel qui peut nous unir à l'espace de jardin rêvé en mettant en position l'association de bons sentiments à l'espace à aménager. Le premier espace (ou paysage indélébile) auquel nous sommes tous associés est le corps de notre mère, et les sentiments suscités par les lieux où l'on se sent bien sont sans doute liés aux sentiments de sécurité, de chaleur, de confort et de protection. Quand nous grandissons, nous commençons à explorer le monde extérieur à notre mère et associons nos premiers sentiments aux paysages qui nous entourent. Quel que soit notre âge, nous ne perdons jamais totalement ces sentiments primaires qui nous rattachent à la Terre mère. En face d'un paysage magnifique, on ressent, comme un enfant, le pouvoir de la nature, comme un esprit vivant à l'intérieur de chacun de nous. À travers nos expériences d'enfant, d'adolescent et de jeune adulte dans l'espace, un concept psychologique du monde idéal se crée. Aussi, lorsque, plus tard dans la vie, nous rencontrons un espace qui ravive nos sentiments primitifs, nous sommes probablement en face d'images bien personnelles de notre paradis.

Pour nous aider à retrouver les espaces ou les ambiances qui ont marqué notre vie, l'auteure nous présente sept archétypes et nous demande de noter dans un carnet nos réactions face à ceux-ci. Quand vous lirez la description de ces archétypes, laissez la mémoire et les images remplir votre pensée librement en fonction de la qualité de l'espace ins-

La clef du jardin privé se retrouve dans l'étude de votre bien-être, dans des ambiances bien précises souvent associées à votre enfance.

ment de grande sécurité dans le monde liquide du ventre maternel. On recrée souvent cet espace dans notre vie en s'immergeant dans les éléments naturels qui nous engouffrent avec plaisir, comme au beau milieu d'une grande forêt ou couché au mi-

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

Le port
Lorsque, tout petits, nous commençons à bien nous tenir la tête, un nouveau point de vue extérieur à nos parents apparaît, soit la vue que l'on a dans les bras des gens qui nous tiennent sur leurs genoux. De ce port, on a une vision à 180 degrés, bien protégée par le corps des grands et bien ancrée par les bras qui nous tiennent. Dès qu'on se trouve dans une zone entourée et protégée d'un cercle de sécurité qui nous rappelle les bras de nos parents, nous sommes dans le port.

Le promontoire
Après avoir appris à ramper sur le sol et ensuite à marcher, nous avons repoussé les limites de notre monde connu jusqu'à pousser nos petits corps au bord de celui-ci. Le sentiment selon lequel nos parents ne sont pas trop loin nous incite à découvrir un espace illimité. Les enfants prennent un grand plaisir à grimper sur tout ce qui représente une limite et se mettent souvent en position de l'homme sur la montagne au bord du précipice, avec vue imprenable sur le monde qui l'entoure. Quand nous nous trouvons au bord de quelque chose, nous sommes souvent autant apeurés qu'excités par cette vue à 270 degrés autour de nous.

L'île
Lorsque nous grandissons, nous développons un besoin de nous retrouver isolés dans une retraite relative de ce qui nous entoure. Nous développons un sentiment d'indépendance face aux gens qui prennent soin de nous. Nous voyageons au-delà des limites de notre monde connu et

re. Quant aux jardins transcendants, ils sont associés aux préceptes des textes sacrés musulmans et chrétiens, eux-mêmes à l'origine des formes symétriques et emmurées des jardins de cloîtres du monde islamique en Orient et médiéval en Europe. Ces concepts démontrent la volonté de contrôle de l'homme sur les forces de la nature. Ils ont inspiré les jardins classiques de Fran-

piré. Vous serez surpris des détails historiques dont vous vous souviendrez et de l'histoire personnelle qui s'y rattache. Ces lieux sont le noyau central de votre jardin intérieur.

La mer
En chacun de nous dors un goût inhérent à la mer ou aux grandes étendues. Cela dérive probablement de notre senti-

ment de grande sécurité dans le monde liquide du ventre maternel. On recrée souvent cet espace dans notre vie en s'immergeant dans les éléments naturels qui nous engouffrent avec plaisir, comme au beau milieu d'une grande forêt ou couché au mi-

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.



Une petite vue bien précise sur l'environnement comme à partir d'un berceau ou d'un lit d'enfant, bien protégé de l'espace environnant, est la principale représentation primaire de l'archétype de la caverne.

ment de grande sécurité dans le monde liquide du ventre maternel. On recrée souvent cet espace dans notre vie en s'immergeant dans les éléments naturels qui nous engouffrent avec plaisir, comme au beau milieu d'une grande forêt ou couché au mi-

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.



Le jardin d'images se construit à partir de réflexions et de souvenirs personnels qui ont bercé l'enfance et qui demeurent encore présents dans la vie adulte.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

ronnant, est la principale représentation primaire de cet archétype.

Adulte, la montagne symbolise souvent la sagesse.